

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL

DE

990

L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

(Publié sous la direction du Ministre de l'instruction publique.)

LOUIS GIARD, ÉCR., SECRÉTAIRE AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, RÉDACTEUR,
NAPOLÉON LEGENDRE, ÉCR., SOUS-RÉDACTEUR.

DIX-HUITIÈME VOLUME.

1874.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC :

LEGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR.

TABLE DES MATIERES.

ANNONCES, 16, 48, 64, 80, 96, 129, 144, 160, 192.
 AVIS OFFICIELS, 7, 43, 58, 75, 88, 110, 139, 147, 184.
 BIBLIOGRAPHIE, l'histoire, la poésie et le roman canadien, 57.
 BIOGRAPHIE, Vauban, 146.
 BOURSES DE GILCHRIST, 75, 88.
 BULLETIN :
 — de l'agriculture, 80, 127, 191.
 — de l'arboriculture, 126.
 — de l'archéologie, 13.
 — des arts et des sciences, 62, 126.
 — bibliographique, 8, 44, 61, 77, 91, 143, 160, 189.
 — des bons exemples, 63.
 — du commerce et de l'industrie, 13, 63, 80.
 — des connaissances utiles, 14.
 — de la géographie, 91.
 — de l'histoire, 79, 190.
 — de l'histoire naturelle, 12, 63, 92.
 — des lettres, 62, 126.
 — des sciences, 11, 62, 79, 191.
 — des statistiques, 14.
 CAUSERIES ECONOMIQUES, papier-monnaie; billet de banque; la banque; le crédit; le capital, 53 et suiv.; les diverses sortes de capitaux; l'intérêt du capital et les bénéfices, 73; les diverses formes du salaire; les coalitions, les grèves, l'association ou la coopération, 104, 138; les machines, 138; la concurrence, 173.
 CELEBRATION du 2e centenaire de l'érection de l'évêché de Québec, 149.
 COLONNES de la rédaction, 8, 44, 58, 77, 90, 119, 141, 149, 185.
 COMMISSAIRES d'ECOLES, voir *nominations*.
 CONFERENCES des instituteurs de la circonscription de l'école normale Jacques-Cartier, 59, 141, 187.
 — de l'école normale Laval, 144, 124, 185.
 — de M. J. B. Coutier à l'école normale Laval, 157.
 — de M. Lacroix à l'école normale J. C., 178.
 CONVENTION des Canadiens-français à Montréal, 119.
 — des instituteurs protestants à Granby, 185.
 DE BOUCHERVILLE (l'hon. C. B.). Sa nomination au ministère de l'instruction publique, 149.
 DIPLOMES octroyés par les bureaux d'examineurs, 44, 76, 89, 130, 148, 185.
 — par les écoles normales, 111, 139.
 DISTRIBUTION des prix et colation des diplômes dans les écoles normales, 111.

DOCUMENTS OFFICIELS,
 — Rapport du ministre de l'instruction publique de la province de Québec, pour l'année 1872 et partie de l'année 1873, 36.
 — Tableau de la subvention supplémentaire faite aux municipalités pauvres, pour 1873, 93.
 ECOLES MODELES, 125.
 EDUCATION :
 — Education de l'enfant par l'enfant, 3.
 — Un cours d'éducation en quatre mots, 20.
 — Ce qu'est l'éducation et ce qu'elle devrait être, 21.
 — Choses et autres concernant le perfectionnement des instituteurs, 176.
 — Quelques réflexions sur les instituteurs laïques au Canada, 178.
 ETHNOGRAPHIE, une réception à Péking, 135.
 FAITS-DIVERS, 14, 64.
 GRAVURES, 180.
 HISTOIRE DU CANADA :
 — Abrégé de l'histoire du Canada, par les frères de la doctrine chrétienne, 22, 67, 83, 97, 130, 145, 161.
 — Jean Nicolet, 28, 49.
 — Honneur à qui de droit, 86.
 — Coup d'œil général sur le Canada, 169.
 INSTITUTEURS (annonces d'), 44, 58, 76, 89, 111, 140, 148.
 INSTRUCTION PUBLIQUE : Instruction commerciale, 5.
 LEROY, nouvelle méthode pour apprendre les langues, 77, 176.
 LITTERATURE : (prose)
 — Le jour de l'an d'un soldat, 2.
 — L'automne, 18.
 — Le collier bleu de Mariette, 66, 81.
 MORALE, les grands prix de vertu, 133.
 MUNICIPALITES SCOLAIRES,
 ANNEXIONS :
 Aylmer, 76.
 Cleveland, 184.
 Hull, 76.
 Inverness, 148.
 Kingsey, 76.
 Lambton, 76.
 Neigette, 43.
 Pric, 76.
 St. Anaclet, 43.
 St. Bernabé, 43.
 St. Césaire, 43.
 St. Jean-Baptiste de Rouville, 43.
 Ste. Louise, 184.
 St. Malachie, 76.
 St. Philippe-de-Néri, 184.
 Ste. Sophie, 148.
 Simpson, 76.
 Yamachiche, 43.

DÉLIMITATION,
 Grande Rivière, 148.
 Ste. Brigitte de L., 6.
 St. Michel de B., 76.
 DISSOLUTION (avis de),
 Franklin, 7.
 St. Pie, 43, 58, 75.
 DIVISIONS,
 Gore, 184.
 Hampden, 111.
 Mont-Carmel, 184.
 St. Roch (Islet), 184.
 Sipton, 184.
 Wentworth, 184.
 Whitton, 111.
 ERECTIONS,
 Aumond, 7.
 Cherbourg, 43.
 Langevin, 184.
 Marston, 88.
 St. Gabriel, 184.
 Ste. Justine, 184.
 St. Pamphile, 110.
 St. Paul-de-la-croix, 184.
 Ste. Pudentienne, 76.
 St. Vincent, 110.
 Saut au-Mouton, 76.
 Ware, 184.
 Waterloo, 110.
 Whitton, 88.
 NECROLOGIE :
 Agassiz, Louis, 7.
 Bacon, Mgr., 190.
 Bernabo (card.), 48.
 Belcourt, Rév. G. A., 92.
 Churchill, hon. Ezra, 92.
 Concha, général, 144.
 Cunningham, Robt., 144.
 Delaney, Patrick, 149.
 Dubé, Emile, 9.
 Fillmore, Millard, 43.
 Goulard (de), Marc-J.-E., 144.
 Guigues, Mgr., 47.
 Guizot, Frs.-P.-G., 160.
 Janin, Jules-G., 144.
 Laberg, Chs.-J., 144.
 Lagier, Rév., 48.
 LUNALILO, 47.
 Marie-de-Bonsecours (sœur), 190.
 Michelet, J., 49.
 Middleton, Robt., 144.
 Montcalm-Gozon, 92.
 Philippe (le frère), 35.
 Smallwood, Chs., 9.
 Speaight, James, 9.
 Sumner, Chs., 48.
 Turcotte, Lucien-A., 9.
 NOMINATIONS,
 BUREAUX D'EXAMINEURS :
 Bedford, 7.
 Charlevoix et Saguenay, 43.
 Gaspé, 43.
 Montréal, 110, 148, 184.
 Ottawa, 89.
 Richmond, 110, 148.
 Trois-Rivières, 184.

TABLE DES MATIÈRES.

COMMISSAIRES D'ÉCOLES :

Anse-à-Valeau, 70.
 Ashford, 184.
 Auzond, 7.
 Bagotville, 184.
 Barrachois, 148.
 Beebe-Plain, 148.
 Cantley, 148.
 Cap-Rosier, 148.
 Cherbourg, 43.
 Clifton, 43.
 Farnham-Est, 43.
 Hartwell, 148.
 Harvey, 184.
 Isle-aux-Grues, 70.
 La Magdeleine, 148.
 Montréal, 110, 148.
 Newport, 43.
 N. D. de Laterrère, 148.
 Québec, 110, 148.
 Rimouski, 88.
 Rivière-du-Loup, 7, 148.
 Ste. Agathe-des-Monts, 148.
 St. Alphonse de B., 184.
 St. Anaclet, 43.
 Ste. Blandine, 43.
 Ste. Catherine, 110, 148.
 St. Charles-Borromée, 43.
 St. Charles-de-Caplan, 43.
 St. Cour-de-Marie, 7.
 St. François, 70.
 St. Gabriel, 184.
 St. George-de-Mallac, 148.
 St. Grégoire, 7.
 St. Honoré, 184.
 St. Joseph-de-Lepage, 184.
 Ste. Justine, 184.

St. Narcisse-de-Beaurivage, 110, 140.
 St. Pamphile, 148.
 St. Pierre de Broughton, 184.
 St. Placide, 43.
 Ste. Pudentienne, 70.
 St. Raphaël, 148.
 St. Roch de Québec, noïd, 43.
 Ste. Rosalie, 70.
 St. Séverin, 7, 148.
 St. Sylvestre, 184.
 St. Urbain, 184.
 St. Vincent d'A., 184.
 Sault-au-Mouton, 70.
 South Ham, 88.
 Templeton, 184.
 Tewkesbury, 148.
 Whitton, 184.
 Wickham, 7.

INSPECTEURS D'ÉCOLES :

Bonaventure et Gaspé, 7.
 Chicoutimi, 110.
 Joliette et Berthier, 110.
 Laval, 110.
 Rimouski, 7.

SYNDICS D'ÉCOLES :

Acton Vale, 148.
 Côteau St. Louis, 43.
 Percé, 184.
 Philipsburg, 184.
 St. Athanase, 181.
 St. Bonaventure-de-H., 70.
 St. Dunstan, 43.
 St. Edouard-de-F., 184.
 St. Etienne de-C., 184.
 Ste. Julie, 43.
 Sutton, 7.

NOUVELLES ET FAITS-DIVERS, 9, 62, 79, 92, 126, 190.

OUIMET (extrait de l'hon.), 141.

PALMARE, 113 et suiv.

PATOIS (le) canadien, 8.

PÉDAGOGIE :

- Exercices pour les élèves des écoles, 6, 31, 56, 73, 108, 173.
- Leçons familières de langue française, 32, 55, 71, 108, 172.
- Considérations générales sur l'enseignement de la langue française, 106, 170.

PENSÉES ET MAXIMES, 33.

POÉSIE :

- A mon âme, 1.
- Ce monde est un grand rêve, 17.
- Les annales de la pauvreté, 17.
- Metz, 65.
- Chant du mourant, 97.
- Les dix francs d'Alfred, 129.

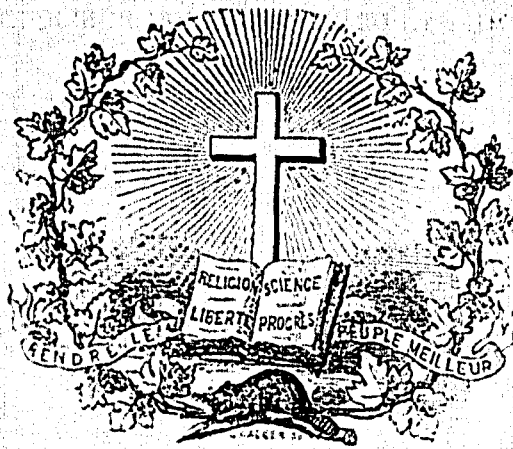
REVUE MENSUELLE, 9, 46, 62, 77, 91, 125, 143, 160, 189.

ST. JEAN-BAPTISTE (la) en 1874, 90, 119.

SYNDICS D'ÉCOLES, voir nominations.

VARIÉTÉS :

- Du latin de l'imitation de Jésus-Christ, 174.
- Choses et autres concernant les instituteurs, 176.
- Quelques réflexions sur l'éducation et les instituteurs laïques au Canada, 178.
- Académie commerciale catholique de Montréal, 180.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVIII.

Québec, Province de Québec, Janvier 1874.

No. 1.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE: Poésie: A mon âme, par F. E. Juneau.—Le jour de l'an d'un soldat.—ÉDUCATION: Education de l'enfant par l'enfant. Triche au jeu!—INSTRUCTION PUBLIQUE: Instruction commerciale.—PÉDAGOGIE: Exercices pour les élèves: Vers à apprendre par cœur; Exercices de langue française.—AVIS OFFICIELS: Avis concernant les dissidents de Franklin.—Nominations: inspecteurs d'écoles, membres de bureaux d'examineurs, commissaires et syndics d'écoles.—Municipalités scolaires: délimitation, érection.—REDACTION: Le "patois" canadien.—Bulletin bibliographique.—Revue mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS.—Bulletin de la géographie.—Bulletin des sciences.—Bulletin de l'histoire naturelle.—Bulletin du commerce et de l'industrie.—Bulletin de l'archéologie.—Bulletin des statistiques.—Bulletin des connaissances utiles.—Faits divers.—Annonces.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

A mon âme.

Souffle de vie, ô pure flamme !
Astro divin qu'on nomme l'âme,
Douce image de l'Éternel !
Quitte ce corps faible et fragile
Que Dieu forma d'un peu d'argile,
Que le péché rendit mortel !

Tu trembles ! mais pourquoi ces craintes,
Ces soupirs, ces amères plaintes,
Ce chagrin, ce cuisant regret ?
L'âme souffrant dans le silence
S'épure par la pénitence,
Comme l'or au brûlant creuset.

Je le sais, mon âme captive,
Tu fus prompte, volage, active,
Et tu te plus en tes désirs ;
Tu profitas de ma faiblesse
Pour t'endormir dans la mollesse,
Pour ne rêver que vains plaisirs.

Dans cette espérance paisible,
Tu te crus puissante, invincible,
Et ce fut là ton propre écueil ;
En n'écoutant que ton caprice,
Tu te fis prendre à l'artifice
De ce monde où tout n'est qu'orgueil.

Mais bientôt, lasse d'espérance,
Ne rêvas-tu pas par avance
La paix, la douce paix du ciel,
Que possède l'âme ravie,
Dans la splendeur de l'autre vie,
Loin d'un monde matériel ?

Heureuse l'âme qui se lasse
D'un bonheur qui pour elle passe,
Et ne dure qu'un seul moment !
Un prompt remords souvent fait place
Au riant plaisir qui s'efface,
Comme l'éclair au firmament.

Ne vis-tu pas, dans ce beau rêve,
Qu'ici-bas une âme s'élève
En criant pitié vers son Dieu !
Et, dans ta douleur légitime,
Tu crus voir le brûlant abîme,
La profonde cité de feu !

Loin de la sagesse profane,
Où la blancheur du lis se fane,
Où le bien même est vanité ;
Loin d'une plage froide et nue,
Là-haut brille à travers la nue,
L'éternelle félicité !

Contrite et pleurant sur toi-même,
Ne vis-tu pas ton mal extrême,
L'énormité de ton malheur,
L'heure, le besoin et l'urgence
De faire avec moi pénitence
Aux pieds d'un prêtre du Seigneur.

Rassure-toi, sois confiante :
La prière est toute-puissante.....
A nos maux Dieu sait compatir !
Briso ta chafne..... Dieu pardonne.
Monte recevoir la couronne
Qu'il a promise au repentir.

Le repentir, c'est cette voie
Où le cœur s'ouvre dans la joie,
A la clarté d'un jour serein ;
C'est la bienfaisante rosée
Descendant sur l'âme épuisée,
Sans le poids d'un amer chagrin !

Que de fois à la sainte table,
Tu reus le Pain delectable,
Le Pain du mystère d'amour !
Cette céleste nourriture
Te rendit, à mon âme, pure
Et digne du divin séjour !

Voie vers Dieu, voie sans crainte ;
Sur toi coule encor l'huile sainte,
L'huile du suprême pardon,
Le Saint Chrême dans l'âme effacé
La dernière de toute trace
Du mal que lui fit le démon.

Qu'attends-tu ? dis-moi, qui l'arrête ?
N'es-tu pas à cette heure prêt
A laisser ce lieu de tourment ?
Douce amie, âme pénitente,
Hâte-toi, le Ciel dans l'attente
Se réjouit en ce moment.

Ecoute !..... Ton ange t'appelle —
" Toi, ma sœur, maintenant si belle,
" Viens, entre pour jamais au port,
" Semblable à la feuille qui tombe,
" Ton corps descendra dans la tombe,
" Mais toi, tu vivras par sa mort.

" Détache-toi de son étrointe ;
" Viens goûter dans la cité sainte
" Un bonheur qui ne finit pas ;
" Ce bonheur sera sans mélange ;
" Ne crains rien, je suis ton bon ange ;
" Au ciel je guiderai tes pas."

O divin miséricorde !
En ce jour le Seigneur t'accorde
La félicité des élus !
Que ton bon ange au vol rapide,
A travers les mondes te guide
Dans le Sacre-Cœur de Jésus !

O mort, viens finir mes alarmes ;
Viens sécher mes brûlantes larmes ;
Viens mettre fin à ma jouissance !
Le trépas, c'est la délivrance,
C'est le terme de la souffrance,
C'est le principe du bonheur.

Souffle de vie, aimable flamme,
Le ciel t'attend, il te réclame ;
Par pitié, laisse-moi mourir,
Comme l'imprudente nacelle,
Tu pourrais, dans ma chair rebelle,
Sombrier et pour toujours périr.

Hâte-toi, car au ciel réside
La paix, ce seul bonheur solide,
Que partout tu cherchas en vain.
Monte vers ton Père céleste ;
Déjà Jésus, je te l'atteste,
Avec amour te tend la main.

Tu crains !..... Ecoute, écoute encore
Cette voix et douce et sonore : —
" Viens, mon enfant, viens sur mon cœur ;
" Quitte cette triste vallée,
" Je suis la Vierge-Immaculée,
" Et le refuge du pécheur."

Hélas ! moi, ta prison mobile,
Moi, ton hôte tendre et débile,
Bientôt la pâture des vers !
Quand sonnera l'heure suprême
Il ne restera de moi-même
Qu'un rien sans nom dans l'univers !

Mais, un jour, tu viendras reprendre
Ton compagnon réduit en cendre ;
Et, se levant tout radieux,
Il te suivra dans la patrie,
Vivant désormais de ta vie
Dans la cité des bienheureux.

Adieu !..... Voici l'heure dernière,
Qui te sépare de la terre
Pour l'unir à ton Créateur.
Un moment, un instant encore,
Tu verras la céleste aurore
Dans le sein de ton Rédempteur !

Je me meurs, ma blanche colombe,
Je descends seul, seul dans la tombe,
Seul dans la nuit du noir tombeau !
Vois-tu là-haut : le Ciel te donne
Une lumineuse couronne
Rayonnant au divin Flambeau !

Adieu !..... l'éternité commence
Radiense de joie immense,
De paix et d'amour pour Dieu seul.
Adieu !..... ma compagne fidèle,
Laisse ta dévouée mortelle
Dans les replis de son linceul !

F. E. JESSEAU

Le jour de l'an d'un soldat.

Je me suis réveillé en proie à un découragement profond :

— Quelle journée ! me suis-je dit en poussant un grand soupir. Visites officielles, visites non officielles, orgie de sourires et de poignées de main, embrassades de marmots, achats de bonbons et de joujoux, cartes à rendre, etc., etc. C'était effrayant, et j'entrevois un avenir bien noir, tout en endossant ma grande tenue pour me rendre au quartier.

J'ai trouvé là tous mes camarades réunis devant la grande porte ; les visages avaient l'air aimables et n'avaient plus cette expression de mauvaise humeur qui caractérise la tête de service. On m'a tendu franchement et cordialement la main à droite et à gauche, si bien que je ne savais plus trop à qui répondre. Allons, j'aime mieux l'avouer sincèrement : cet accueil si chaud, si sympathique, a toujours quelque chose qui vous va au cœur. Il y a dans l'armée de pauvres garçons qui n'ont absolument comme famille que le régiment, et il est bon qu'à ce premier jour de l'année ils sentent qu'ils ne sont pas seuls et qu'ils ont, eux aussi, autour d'eux des gens qui les aiment. Le colonel est arrivé et, après avoir accepté nos souhaits, nous a dit quelques vaillantes paroles de confiance dans le présent et d'espoir dans l'avenir : c'était bref et bien dit..... Et moi qui m'attendais à un speech banal et ennuyeux !.....

Nous sortons pêle-mêle du quartier, donnant au passage quelques poignées de main à de vieux sous-officiers tout émus de cette marque d'estime accordée à de braves gens. Le temps est radieux. A travers les rues de Versailles tout éclairées par un beau soleil, se presse une foule immense dorée et empanachée ; c'est un joyeux mélange de casques, de cuirasses, de plumets, d'épaulettes et d'aiguillettes d'or, un fouillis de couleurs vives sur lesquelles tranche çà et là le costume sombre de quelque représentant en frac et cravate blanche. Versailles est une grande caserne ; dans chaque maison, à chaque étage il y a un militaire ; or, ce jour-là, toutes les maisons sont vides et tout le monde est sur le pont, si bien que la vieille ville renaît et reprend un moment l'animation qu'elle avait au temps du grand roi.

A dix heures, déjeuner bruyant à la pension. La table a un petit air de fête : sur la nappe, d'une blancheur éblouissante,—chose rare,—apparaissent, parmi les piles de mandarines, des pyramides d'huîtres et de nombreuses bouteilles de Sauterne,—une attention de la maîtresse.—Croirais-je méchamment qu'il y a là-dessous quelque question d'intérêt ?..... ma foi non, et j'aime mieux penser tout simplement qu'elle a voulu nous faire plaisir. On mange beaucoup, mais l'on cause encore davantage et, par moments, éclatent, à quelque coin de la table, de bons gros rires francs et sonores, poussés par des individus qui se sentent l'estomac jeune et la conscience nette :

« Allons, à nos santés et à la satisfaction de nos souhaits respectifs ! » dit le président en élevant son verre ; toast accueilli par des applaudissements unanimes..... Ah ça ! est-ce le déjeuner, est-ce le Sauterne ?..... je ne sais, mais cette journée tant redoutée commence à m'apparaître sous un aspect moins sombre.

Et maintenant qu'on a rempli ses devoirs de bonne camaraderie, on réfléchit qu'on pourra tout aussi bien faire ses visites officielles pendant la huitaine et que pour le moment, le plus important serait de filer à Paris. Je saute en wagon et il me vient aussitôt la douce idée que dans une heure au plus je puis trouver les joies de la famille, de la vraie famille, celle que rien ne peut remplacer, pas plus le régiment que les amis ; je réfléchis qu'il y a là-bas de bons visages un peu ridés et des petites têtes blondes qui seraient bien malheureuses de ne pouvoir m'embrasser aujourd'hui. Où serai-je l'année prochaine, hélas ! je n'en sais trop rien, mais je n'en sens que davantage le bonheur causé par cette proximité des miens. Et tandis que le train m'emporte, je sens en moi comme un apaisement profond, et il me vient mille bonnes pensées que je n'avais pas la veille.

Me voici arrivé à Paris. Les rues sont encombrées de monde ; à peine peut-on marcher ; les voitures sont obliques d'aller au pas, et derrière les vitrines splendides des boutiques, on aperçoit une foule d'acheteurs. Mon Dieu ! on est bien un peu pressé, un peu bousculé et je sais bien qu'autrefois je maudissais de tout cœur le jour qui causait cette cohue ;—mais au résumé, en y réfléchissant un peu, cette foule même doit nous enchanter, car c'est Paris qui renaît. Pour nous surtout qui nous rappelons le Paris d'il y a deux ans, si triste, si morne, si affamé sous son manteau de neige, pour nous qui avons eu à le conquérir pied à pied, maison par maison, qui l'avons vu tout flambant, tout hérissé de barricades avec ses murs tigrés de balles et ses trottoirs jonchés de cadavres, il y a une joie immense à contempler, par ce beau temps tiède, cette résurrection complète. Est-ce que ces magasins sont moins beaux qu'autrefois, y a-t-il moins de monde, de luxe et d'animation, les équipages sont ils moins bien tenus, la Parisienne moins bien mise, et un pays, dont la capitale est si vivace, doit-il compter sur l'avenir ? Voici déjà les bals qui s'annoncent, les vieux hôtels ouvrent leurs portes fermées par les deuils de la dernière guerre, et Phiver de 1873 a l'air de bien commencer..... Allons, me voilà décidément tout rasséréné.

J'ai pris le chemin du petit hôtel où je suis né. Tout le long de la rue j'ai rencontré des voisins qui contemplaient mon casque et mes épaulettes et murmuraient : « Nous qui l'avons vu si petit ! » puis il m'ont tiré un grand coup de chapeau, et moi j'ai tâché de rendre mon salut militaire le plus affectueux possible.

Je suis arrivé à la maison ; chère petite maison ! En tirant la sonnette j'ai tout de suite revu le temps où ma bonne m'élevait dans ses bras pour que j'eusse le bonheur inappréciable d'atteindre le beau bouton doré et de sonner moi-même. Au bas de l'escalier j'ai aperçu, disposées dans de grandes potiches, les fleurs et les plantes vertes envoyées à ma mère par de vieux amis. J'ai traversé le

premier salon tout imprégné d'une vague odeur de vanille faisant pressentir toutes sortes de choses dans les sacs et coffrets que j'aperçois çà et là sur les tables. A travers la porte arrivaient les bruits joyeux de la conversation sur lesquels tranchaient par moment les éclats de rires aigus des bambins.

—Ce pauvre Hector aura été retenu par son service, disait mon père avec sa grosse voix.

—Présent, et bonne année ! ai-je crié en ouvrant brusquement la porte du salon. Aussitôt j'ai été entouré, enlevé, pris d'assaut ; j'ai reçu une grêle de baisers et d'accolades, tandis que dans mes jambes de petits hommes essayaient de grimper en m'appelant leur oncle. Pendant toute la soirée, au milieu de cette atmosphère d'affection si sincère, reconforté, rechauffé par toutes ces caresses, j'ai pensé qu'il était bon qu'une fois dans l'année on se contentât d'être tout simplement un bon garçon, et qu'on osât souhaiter tout haut aux siens ce qu'on désirait pour eux tout bas. Et voilà comment j'ai passé mon jour de l'an.

—Dick.

EDUCATION.

Education de l'enfant par l'enfant.

TRICHE AU JEU !

J'étais depuis quelques jours chez mon vieil ami Lancel, instituteur communal au village de Chenac. Comme Chenac n'est qu'un bourg sans importance, et que la commune n'est pas assez riche pour payer à la fois un instituteur et une institutrice, Lancel est chargé tout à la fois des filles et des gargons.

Un jour, au moment de la sortie des enfants, j'entendis un grand vacarme dans l'escalier rustique qui conduit de Haut-Chenac, où est l'école, à Bas-Chenac, où sont les scieries et les fermes. Il y avait des rires, des huées et des applaudissements ironiques. Au milieu de ce brouhaha, on distinguait nettement les mots : « Triche au jeu ! Triche au jeu ! » vociférés par un chœur qui ne sentait en rien son orphéon, sur une sorte de rythme violent.

Je courus au bord de la terrasse pour voir ce qui se passait. Lancel y était déjà, et, à travers les branches des arbres, examinait la scène. Il m'entendit venir, et, tournant la tête, me fit signe d'approcher sans faire de bruit.

Au-dessous de nous, une petite fille d'une dizaine d'années se tenait debout, adossée contre la paroi du rocher. Elle avait ramené son bras droit sur sa figure, comme font les enfants quand ils redoutent quelque mauvais coup, ou qu'ils éprouvent un accès de timidité ou un mouvement de honte. Une demi-douzaine des disciples de Lancel l'entouraient, en criant sur tous les tons : « Triche au jeu ! triche au jeu ! »

Au moindre mouvement que faisait la patiente pour prendre son élan et s'enfuir, le demi-cercle se rapprochait d'elle et lui coupait la retraite. Quand elle écartait un peu son bras pour regarder, son regard tombait sur des figures animées, plutôt railleuses que menaçantes, et sur des doigts tendus qui semblaient la coucher en joue. A ces moments-là, les cris redoublaient de violence.

Un des gamins, en équilibre sur la crête du mur grossier, criait plus fort que tous les autres, et semblait s'amuser prodigieusement de tout ce tapage.

Deux petites filles, au second plan, se communiquaient leurs réflexions sur la trichense, et semblaient se dire l'une à l'autre : « Ce n'est pas moi qui voudrais être à sa place ! »

— N'interviendrez-vous pas ? dis-je au maître d'école.

— Intervenir ! je m'en donnerai bien de garde. Ce n'est pas une rixe, cela. Il n'y a ni coups donnés, ni coups reçus. Ces marmots pourraient faire moins de bruit, j'en conviens ; mais, tels que vous les voyez, avec leurs figures rouges et leurs cris sauvages, ils sont peut-être en train de rendre un grand service à cette petite Méret. Oui, c'est bien elle ; elle a beau cacher sa figure, je la reconnais bien.

Les gamins, quand ils furent fatigués de crier, se retirèrent un à un. Quand le dernier fut parti, la petite fille s'esquiva. Nous la vîmes d'abord regarder autour d'elle avec défiance, puis tourner le coin, et prendre sa course en rasant les murs.

Je pris alors le bras du maître d'école, et je lui dis :

— Expliquez-moi quel service ces vauriens ont pu rendre à cette petite fille, et pourquoi vous avez autorisé une scène qui m'a paru quelque peu scandaleuse.

Il sourit et me dit :

— D'abord, je n'ai pas, à proprement parler, autorisé cette scène, puisque je n'y ai assisté qu'*incognito*. Soyez tranquille ; je ne dirai jamais à mes écoliers : " Mettez-vous aux trouses de celui-ci ou de celle-là, et donnez-lui un bon charivari." Mais il y a des cas où je ne suis pas trop indigné que les enfants prennent l'initiative. Voyez-vous, il y a parmi les enfants des caractères sur lesquels la honte seule, et la honte bien visible, bien palpable, et comme qui dirait un bon affront public, puisse avoir de l'action.

Les enfants sont, comme les hommes, plus que les hommes peut-être, les humbles esclaves de l'opinion publique. Or, pour eux, la vraie opinion publique, c'est l'opinion de leurs camarades. Je sais que l'opinion publique est sujette à se tromper, et qu'elle commet parfois de bien lourdes sottises ; mais, d'abord, je la surveille, comme vous avez pu le voir ; ensuite, lorsqu'elle frappe juste, comme en même temps elle frappe très-fort, elle produit plus d'effet que tous les discours du mentor le plus sage et le plus éloquent. Dans l'affaire de cette petite Méret, l'opinion publique a raison, et c'est la fillette qui a tort. Voilà pourquoi j'ai laissé l'opinion publique se manifester si librement, quoiqu'elle ait pris, je l'avoue, des formes un peu grossières et un peu sauvages.

Cette petite fille, qui d'ailleurs n'a pas un mauvais naturel, est d'un orgueil insupportable. Ce vice, poussé à l'excès, l'entraîne dans une foule de détours et de fautes où il semble, au premier abord, que l'orgueil n'ait rien à voir, et où la dignité personnelle se trouve fort compromise.

Si elle fait quelque sottise, plutôt que de l'avouer franchement, elle s'engage dans une série de mensonges grossiers qui ne trompent personne. Elle sait qu'elle ment ; elle voit qu'on ne la croit pas ; par orgueil, néanmoins, elle persiste ; ni conseils, ni menaces, ni punitions, n'y peuvent rien. Si elle ne sait pas sa leçon, elle soutient qu'elle l'a apprise ; elle le soutient effrontément, à la face d'Israël. Si elle joue avec les autres enfants, pour rien au monde elle ne voudrait reconnaître qu'un camarade est plus léger, plus adroit, plus avisé qu'elle. Elle aime mieux mettre le désordre dans la partie commencée que de laisser un autre enfant jouir d'un triomphe qu'il aurait remporté sur elle.

Ce matin, les enfants avaient organisé un jeu qui est fort à la mode depuis quelques jours, le jeu de la diligence. Il y a place pour tout le monde dans ce jeu. Les uns font les chevaux, les autres les voyageurs ; tel autre l'aubergiste du relais, et tel autre encore le conducteur. Cette petite fille s'était mis en tête d'avoir la place de conducteur, qui est fort recherchée. On la força à rester dans son rôle de cheval ; elle en témoigna beaucoup de mauvaise humeur, et essaya d'empêcher le jeu. Je voyais tout cela du haut de ma fenêtre.

Au commencement du troisième relais, elle allongea sournoisement la jambe, le conducteur trébucha et tomba sur le nez. Comme l'heure d'entrer en classe était arrivée, je frappai dans mes mains, et tout le monde rêntra. Le procès de la tricheuse ne put être jugé séance tenante ; mais vous voyez qu'elle n'a rien perdu pour attendre.

J'avais d'abord l'intention de la retenir après les autres, de la chapitrer, et de lui faire copier un verbe ou deux. Mais comme je savais d'avance que tout cela serait peine perdue, je l'ai abandonnée à la justice de ses camarades. Seulement, comme vous l'avez vu, je surveillais l'exécution pour empêcher les choses d'aller trop loin. J'aimerais mieux prendre d'autres moyens avec elle ; j'aimerais mieux faire appel à des sentiments plus nobles, et m'appuyer sur des principes plus élevés ; mais j'ai échoué complètement dans cette voie. Il ne me reste plus que deux choses à faire : ou, comme dit Molière en parlant de son malade, " l'abandonner à l'acreté de sa bile et à la féculence de ses humeurs ", ou user du dernier moyen que l'expérience met à ma disposition.

— Je vous connais trop bien, lui dis-je, pour n'être pas sûr d'avance que vous ne l'abandonnez pas ; mais, au moins, ce dernier moyen qui, je l'avoue, me répugne un peu, êtes-vous sûr qu'il soit infailible ?

— Infailible ! comme vous y allez. Je dis simplement qu'il est efficace, et encore pas toujours. Nous autres, pauvres éducateurs de l'enfance, nous n'avons pas de recettes infailibles. Vous rappelez-vous cette parole d'Ambroise Paré, si belle dans sa modestie : " Je le pensai, Dieu le guérit." Nous aussi nous pansons nos malades, et Dieu les guérit quand il le juge à propos. Tenez, moi qui vous parle, j'ai été guéri, avec l'aide de Dieu, et par ce moyen qui vous répugne, d'un défaut assez grave, la gourmandise.

Je fis un geste de surprise. L'idée de gourmandise s'alliait si mal avec la personne et avec toute la vie de Lancel, que je crus un instant qu'il voulait plaisanter.

Il ne remarqua pas ou ne voulut pas remarquer ma surprise, et continua :

— Autant que je puis m'en souvenir, j'avais dix ou onze ans. Mes parents, qui étaient des vigneron, habitaient à Charmance, dont on voit le clocher d'ici. Charmance, comme Chenac, se divise en deux parties, le haut Charmance et le bas Charmance, qui sont reliés par un escalier en casse-cou comme celui-ci. Je vous montrerai cela.

Le matin même, j'avais été pris en flagrant délit de gourmandise. Ma mère venait de cuire la provision de pain de la semaine ; j'avais, en cachette, entamé une des miches à l'endroit le plus appétissant, et j'avais menti pour me disculper. Mon père m'avait puni sévèrement, et ma mère avait pleuré, sans oser toutefois demander ma grâce ; la punition était trop bien méritée.

Dans le trouble et la honte du moment, j'ai pris toutes sortes de bonnes résolutions. Je désirais vraiment me corriger, ce qui ne m'empêcha pas de succomber, comme toujours, à la première tentation un peu vive.

Un de mes camarades avait apporté dans son panier un petit pot de confitures qu'il eut l'imprudence de me montrer. Pendant toute la durée de la classe, je fus obsédé par le souvenir de ces confitures ; elles étaient si transparentes ! elles devaient avoir un goût si frais et si parfumé ! C'était une rareté pour moi qu'un pot de confitures. Nous n'étions pas assez riches pour qu'on vît sur notre table une friandise aussi luxueuse. J'essayai d'écarter cette idée qui peu à peu, je le sentais, prenait toute la force d'une tentation. Mais rien qu'en fermant les yeux je revoyais le petit pot de verre à facettes, et l'eau me venait à la bouche.

Notre classe du matin, qui durait de huit heures à midi, était coupée, sur les dix heures, par une récréation

de quelques minutes. Quand tous les autres écoliers se furent dispersés en courant et en criant, je vins rôder du côté de la classe. En allongeant le cou par la fenêtre ouverte, je vis qu'il n'y avait plus personne; le maître lui-même était remonté chez lui pour quelques instants.

Je poussai la porte avec un battement de cœur; et, tout en me disant que je ne voulais pas entrer, j'entrai à pas de loup, l'oreille au guet, tremblant au moindre bruit. Le panier était là, sur la grande planche, au milieu de tous les autres. Je perdis la tête; je m'élançai et je plongeai vivement les doigts dans le pot de confitures.

Je sortis aussitôt. Personne ne m'avait vu.

Lorsque, à l'heure du goûter, mon camarade s'aperçut qu'on avait visité son panier, il jeta les hauts cris et amena toute l'école. Voilà le moment terrible que j'attendais avec angoisse.

On ne me soupçonna pas tout de suite, parce que mon vilain défaut était resté jusque-là un secret entre mes parents et moi. On accusa tout naturellement le chat de l'école; mais il n'aurait pas pu soulever le couvercle du panier, qui était fixé par une cheville. Alors on commença à se regarder dans le blanc des yeux. Tout à coup un des petits s'écria : " C'est Lancel ! c'est Lancel ! "

Je tremblais de tous mes membres; néanmoins, j'essayai de nier; mais on ne nie pas l'évidence. Dans ma précipitation, j'avais laissé tomber des confitures sur ma blouse. Personne ne l'avait remarqué jusque-là.

Me voyant découvert, je perdis la tête. Les regards des autres enfants fixés sur moi me causaient une angoisse insupportable. Je n'eus plus qu'une seule idée un peu claire, celle de me sauver, et d'aller me cacher n'importe où. Je m'élançai donc hors de l'école, et je me mis à fuir de toutes mes forces. Presque aussitôt j'entendis l'école tout entière qui se mettait à mes trousses. Ceux qui me poursuivaient poussaient des huées épouvantables. Il y en eut un qui cria d'une voix perçante : " Goulu ! Goulu ! " et tous les autres se mirent à hurler : " Goulu ! Goulu ! "

Goulu, c'est le nom que chez nous on donne au canard, à cause de sa voracité. C'est le cri dont se servent les fermiers pour appeler leurs canards et les rassembler à l'heure de la pâtée.

Je commençais à descendre l'escalier à grandes enjambées, au risque de me rompre le cou, lorsque je me trouvai au beau milieu des filles qui revenaient de l'école. Leur école à elles était dans le bas Charmance. Les premières qui me virent se rangèrent vivement sur les côtés pour n'être pas renversées; mais leur vue avait ralenti mon élan, et je fus forcé de m'arrêter tout à fait devant un groupe compact qui barrait toute la largeur de l'escalier. Leur caquetage cessa, et elles se mirent à me regarder en chuchotant. Le premier moment de surprise passé, j'essayai de me dégager; mais déjà les garçons qui me poursuivaient étaient en vue, et ils criaient : " Arrêtez le goulu ! "

Les filles aussitôt me coupèrent la retraite. Je n'osai user de violence avec elles, et je me pressai contre le mur, aussi effaré qu'un animal pris au piège. Je me cachai la figure dans mes bras et j'attendis.

Les garçons expliquèrent ce que j'avais fait. Les filles alors m'entourèrent en me montrant au doigt, et se mirent à chanter en chœur : " Goulu ! Goulu ! " Combien j'aurais été heureux si la terre se fût entr'ouverte pour m'engloutir et cacher ma honte.

Quand on fut bien las de m'appeler " Goulu " et de danser autour de moi, on me laissa aller, et je m'enfuis, la tête basse vers la maison de mes parents. Ma mère, me voyant tout défait, se récria, et voulut savoir si j'avais fait quelque mauvais coup ou si l'on m'avait battu. Je n'osai pas sur le moment, lui dire ce que venait de m'arriver; elle ne le sut que plus tard. Seulement, elle remarqua bientôt que je n'entamais plus ses miches et que je ne lui volais plus ses poires tapées.

—Vous avez été guéri, lui dis-je; le fait n'est pas douteux. Mais n'auriez-vous pas pu l'être aussi bien par les moyens ordinaires?

—Ils avaient échoué jusque-là.

—C'est que votre heure était venue, ajoutai-je, en riant.

—Il m'est difficile de répondre à une pareille objection. Tout ce que je puis faire, c'est de vous soumettre les réflexions que m'a suggérées l'expérience qui m'a si bien réussi sur moi-même. Il y a dans toutes nos fautes, outre l'infraction à la loi morale, un côté grotesque et ridicule. Quand on sait le démêler et le rendre bien visible pour tout le monde, il en résulte une souffrance d'amour-propre très-vive et, pour certains caractères, presque intolérable. Nos parents et nos maîtres nous prouvent bien, par des raisons excellentes, combien notre conduite est honteuse. Nous comprenons leurs raisons, et nous promettons de très-bonne foi que nous ne recommencerons pas. Mais, à l'âge des enfants, il y a malheureusement un abîme entre promettre et tenir. Parmi les éducateurs de la jeunesse, les plus sages et les plus avisés évitent avec soin de demander des promesses et des engagements que l'on est exposé à ne pas tenir.

Quand l'enfant retombe dans une faute, cela ne prouve pas qu'il n'était pas sincère dans son repentir; cela prouve que s'il a assez de force morale pour désister faire mieux, il n'en a pas assez pour vouloir. Il faut parfois que cette volonté indécise soit brusquée et contrainte par un grand coup, de quelque côté que parte cette impulsion. Mes camarades, en me faisant un affront public, avaient frappé ce grand coup.

Ils ne m'avaient pas expliqué que ma conduite était honteuse; ils me l'avaient sentie à mes dépens. Là où les raisonnements et les prières m'avaient laissé indécis, l'expérience personnelle m'avait décidé.

Voyez-vous, les parents sont des juges, et les camarades sont des justiciers, et de terribles justiciers; voilà tout le secret de leur influence. Les parents, volontiers, admettent les circonstances atténuantes; ils abusent parfois du droit de grâce; le coupable compte toujours un peu là-dessus. Comme ils appartiennent moralement à un monde supérieur au nôtre, nous pouvons croire qu'il nous demandent toujours plus qu'ils n'espèrent obtenir, et que notre imperfection ne nous permet de donner. Les camarades ne s'inquiètent guère du pourquoi, ni du comment; ni des circonstances atténuantes; ils ignorent ce que c'est que de faire grâce, " cet âge est sans pitié "; ils prennent le fait dans son ensemble et le jugent en bloc; ils sont de notre monde, leur opinion nous touche de plus près. Toutes sortes de considérations empêchent nos parents de nous infliger le supplice du ridicule; nos camarades n'ont pas de ces scrupules, et ils excellent à trouver le point faible. Ils nous traitent comme le monde nous traitera plus tard, et nous savons d'avance que leurs sentences sont sans appel. Voilà pourquoi elle nous paraissent si redoutables.

La crainte du ridicule et du châtiement n'est pas, j'en conviens, un sentiment d'un ordre élevé, ni un principe sur lequel on puisse fonder une éducation. Mais il est des cas où certains caractères, insensibles au sentiment du devoir et de l'honneur, sont domptés par la honte.

Voilà, mon cher ami, pourquoi j'ai refusé d'intervenir dans l'affaire Mèret.

Comme ses raisons m'avaient semblé bonnes, je fus forcé de convenir qu'il avait bien fait.—*Magasin pittoresque*

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Instruction commerciale.

Nous reproduisons du *Courrier des Etats-Unis*, l'extrait suivant sur l'instruction commerciale telle que l'entendent

nos voisins. Si les institutions dont il est question sont bien conduites, l'élève qui en a suivi les cours doit être, à sa sortie, parfaitement en état de gagner son pain et celui de sa famille, ce qu'il est toujours assez utile de considérer, en matière d'instruction publique :

Les américains ont pour maxime qu'il faut enseigner aux enfants ce qu'ils pratiquent dans la vie. Dans les écoles publiques, le passage d'une classe à la classe supérieure n'est autorisé que lorsque l'élève a passé des examens satisfaisants en arithmétique. Ainsi l'arithmétique est prise pour critérium. . . .

Depuis une trentaine d'années que les écoles de commerce, *business colleges*, ont été introduites aux Etats-Unis, elles se sont beaucoup multipliées. . . .

Pour perfectionner l'enseignement commercial, MM. Bryant et Stratton ont entré en relation avec les institutions semblables qui existent dans les différentes villes de l'Union, et ils ont fondé des succursales, formant ainsi *The International business College Association*. Cette société ne comprend pas moins de quarante collèges dans les Etats-Unis et au Canada. . . .

Les études comprennent : la tenue des livres, le droit commercial, l'arithmétique, la correspondance, l'économie politique et l'administration civile. Dans la plupart de ces institutions, les langues française, allemande et espagnole sont enseignées ; il est regrettable de dire combien l'introduction de cette branche d'enseignement rencontre de difficultés. Cependant on ne se rebute pas, et l'on espère pouvoir entrer en relation avec les écoles de commerce en Europe. La correspondance joue un grand rôle dans les écoles américaines ; le collège Paekard, de New-York, reçoit en moyenne, par jour, une centaine de lettres des collèges provinciaux. Ces lettres contiennent des expéditions de marchandises qui doivent être vendues soit au compte de l'expéditeur, soit au compte du consignataire, des ordres d'achats à exécuter, des comptes d'opérations commerciales accompagnés de lettres de change, billets à échéance, en un mot tous les détails qui entrent dans la correspondance commerciale des grandes maisons. Cet exercice permet de juger des progrès et des aptitudes des élèves, et il établit une saine émulation entre les jeunes gens des différentes écoles, tout en étendant le cercle de leurs idées.

L'école est divisée en deux classes, l'une pour la théorie l'autre pour la pratique. Dans la première, toutes les opérations commerciales sont analysées et démontrées ; on y enseigne le droit commercial et les langues vivantes. La seconde classe, où l'élève ne peut entrer qu'après six mois d'études, n'est autre chose qu'un monde d'affaires en miniature ; elle est exclusivement consacrée à la pratique. L'élève commence comme un petit négociant, avec un capital fictif, dont il doit diriger tous les mouvements. Il y a une banque ; on sait quels immenses avantages les Etats-Unis ont tirés de ces institutions. Or, dans cette banque, l'élève négocie ses emprunts, dépose ses recettes et entretient un compte-courant. Au terme de ces opérations simulées, il fait son inventaire, et il arrête ses écritures pour passer à une autre branche de commerce. Il se familiarise ainsi successivement avec les divers négoce. Il entre ensuite dans une maison de commission où il traite avec les manufacturiers, reçoit des marchandises de pays étrangers, les passe en douane, ce qui n'est pas une petite affaire, surtout à New-York ; en un mot, il fait les affaires en grand, remplissant tous les rôles depuis la fonction de commis inférieur jusqu'à celle de chef d'établissement. Pendant le cours de ces dernières études, l'élève acquiert des idées générales sur la loi de l'offre et de la demande, sur la protection douanière, sur l'achat et la consommation ; il étudie les grandes voies de communication, les frets, les opérations de banque dans tous leurs détails, la tenue des livres, le maniement

d'une caisse. Pour que son instruction soit complète, il faut qu'il soit en mesure de diriger chaque service et de remplir sans hésitation toutes les fonctions dans une maison de commerce ou de banque."

PEDAGOGIE.

Exercices pour les élèves des écoles.

Vers à apprendre par cœur.

L'ENFANT.

Mères, l'enfant qui joue à votre sein joyeux,
Plus frère que les fleurs, plus serien que les cieux,
Vous conseille l'amour, la pudeur, la sagesse
L'enfant, c'est un feu pur dont la chaleur caresse ;
C'est de la gaîté sainte et du bonheur sacré ;
C'est le nom paternel dans un rayon doré ;
Et vous n'avez besoin que de cette humble flamme
Pour voir distinctement dans l'ombre de votre âme
Mères, l'enfant qu'on pleure et qui s'en est allé,
Si vous levez vos fronts vers le ciel constellé,
Verse à votre douleur une lumière auguste ;
Car l'innocent éclaire aussi bien que le juste ;
Il montre, écarté douce, à vos yeux abattus,
Derrière notre orgueil, derrière nos vertus,
Derrière la nuit noire où l'âme en deuil s'exile,
Derrière nos malheurs.—Dieu profond et tranquille,
Que l'enfant vive ou dorme, il rayonne toujours !
Sur cette terre où rien ne va loin sans secours,
Où nos jours incertains sur tant d'abîmes pendent,
Comme un guide au milieu des brumes qui répandent
Nos vices ténébreux et nos doutes moqueurs ;
Vivant l'enfant fait voir le devoir à vos cœurs,
Mort, c'est la vérité qu'à votre âme il dévoile
Ici c'est un flambeau ; là-haut, c'est une étoile.

Exercice de langue française.

DICTÉE.

L'année se compose de quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Nous sommes maintenant dans la saison d'hiver ; c'est alors que les jours sont le plus courts. Le froid est vif, la terre est couverte de neige, et toute végétation est arrêtée. Les arbres n'ont plus de feuilles et les forêts sont grises. Il n'y a que les bosquets de sapins qui conservent leur couleur verte ; le sapin ne perd pas ses feuilles en hiver ; si toutefois on peut appeler feuilles les piquants dont ses rameaux sont garnis. En hiver la plupart des rivières sont gelées. Les grands lacs et les mers ne gèlent point ; il se forme des glaces sur leurs bords et, souvent, ces glaces, poussées par le vent ou les courants, se promènent çà et là sur l'eau en blocs énormes ; c'est ce qu'on nomme rochers de glaces ou banquises. On leur donne aussi, quelquefois, le nom d'*icebergs* ; mais ce mot est emprunté à la langue anglaise. Ces glaces sont très-dangereuses pour la navigation. Il y en a beaucoup sur les côtes du Labrador ; aussi les vaisseaux d'outre-mer ne peuvent-ils franchir sans trop de dangers le détroit de Belle-Isle que vers le milieu de juillet ; avant cette époque ils passent par l'Est de Terre-Neuve, ce qui allonge beaucoup leur route. Il y a des banquises toute l'année dans les eaux du détroit. Au printemps, les glaces des rivières fondront et se détacheront des bords. Les unes sont absorbées sur place, pendant que les autres, charriées par le courant, vont se fondre plus loin.

Explications.—L'année est composée de douze mois, et commence le premier janvier. Le printemps commence le 21 mars ; l'été, le 21 juin ; l'automne, le 21 septembre, et l'hiver le 21

décembre ; ces chiffres sont peu exacts pour notre climat, où l'hiver a beaucoup plus de trois mois.—*Hiver*, d'où *hiverner*, *hivernage*, *hivernement*, *hivernation*, *hivernal*.—*Jour*, d'où *journal*, *journaliste*, *journallement*, *journalier*, *ajourner*, *ajournement*.—*Vif*, c'est-à-dire qui produit une sensation vive, prompte. *Végétation*, ensemble des fonctions par lesquelles les plantes se nourrissent et croissent. *Arbres*, d'où *arboriculture*, *arborer*, *arbrisseaux*.—*Feuilles* : les feuilles ont à leur surface inférieure une quantité de pores qui constituent un véritable système de respiration. Elles absorbent les gaz dangereux et purifient l'air.—*Forêt* : Suivant les auteurs ce mot viendrait de l'expression latine *ferarum statio*, demeure des bêtes sauvages. Cette étymologie est très discutable. Il est dangereux de vouloir toujours attribuer aux mots une origine grecque ou latine. *Bosquets* diminutif de *bois*. *Sapin* ; on construit avec ce bois les tables d'harmonie de tous les instruments à cordes, pianos, violons, guitares, etc.—*Piquants*, il est à remarquer que les plantes ont beaucoup plus de piquants dans les climats tempérés.—*Rançais* d'où *rançé*, *ramifier*, *ramification*.—*Rivière* : les rivières sont moins considérables que les fleuves, mais plus grandes que les ruisseaux. *Lac* ; étendue d'eau douce ; nos lacs canadiens devraient plutôt être appelés des mers d'eau douce.—*Mer* : grande étendue d'eau salée. Quoique les eaux de la mer soient salées, la glace qui s'en forme est douce.—*Glace* : état de l'eau congelée. On dit aussi, par analogie, une glace en parlant d'un miroir, du panneau vitré d'une voiture, etc. *Bloc*, d'où *blucage*, *bloquer*, *bloquer*.—*Emprunté* ; se bien garder de prononcer emprunter. *Navigation* : de *navis*, vaisseau ; même origine : *navire*, *navigateur*, *navigner*, *navicule*, *naviforme*, *naviculaire* ; on disait autrefois *naviger*.—*Détroit* : passage resserré par lequel deux mers se communiquent. On l'emploie aussi quelquefois dans ce sens sur terre ; cependant, on se sert plutôt du mot *défilé*. *Époque* ; vient d'un mot grec qui veut dire *je fixe, j'arrête*. C'est, par conséquent, un point du temps sur lequel quelque événement remarquable attire l'attention, la fixe, et qui sert comme de point de départ pour établir une ère ; il désigne aussi une certaine quantité d'années dans l'histoire.—*Terre-Neuve* : située dans le golfe St. Laurent. Cette île est surtout célèbre par ses bancs sur lesquels se trouvent d'immenses quantités de morues. Elle ne forme pas partie de la confédération du Canada.

AVIS OFFICIELS.

Ministère de l'Instruction publique.

AVIS.

Québec, 8 novembre 1873.

Avis est donné par la présente que les dissidents de Franklin, dans le comté de Huntingdon, n'ayant pas eu d'école en opération pendant plus d'un an, soit dans leur propre municipalité, soit conjointement avec d'autres syndics dans une municipalité voisine, et paraissant ne pas mettre, de bonne foi, la loi scolaire à exécution, et ne prendre aucune mesure pour avoir des écoles, je recommanderai au lieutenant-gouverneur en conseil que la corporation des syndics des écoles dissidentes de la dite municipalité soit déclarée dissoute, quand trois mois se seront écoulés depuis la date du présent avis, en conformité de la seizième section de la 32^e Victoria, chapitre 16.

NOMINATIONS.

Québec, 9 janvier, 1874.

INSPECTEURS D'ÉCOLES.

RIMOUSKI.

Le lieutenant-gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil du 22 décembre dernier, nommer M. Désiré Bégin inspecteur d'écoles pour le comté de Rimouski.

BONAVENTURE ET GASPÉ.

Par un autre ordre en conseil, en date du 27 décembre dernier, le lieutenant-gouverneur a bien voulu nommer le révérend William G. Lyster inspecteur d'écoles pour les écoles protestantes des comtés de Bonaventure et de Gaspé.

MEMBRE DE BUREAU D'EXAMINATEURS.

BUREAU PROTESTANT DE BEDFORD.

Le lieutenant-gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 15 décembre dernier, nommer le révérend J. McFarlane membre du bureau d'examineurs protestants de Bedford chargé de conférer des diplômes aux aspirants ou aspirantes à l'enseignement, en remplacement du révérend Géo. Slack.

COMMISSAIRES ET SYNDICS D'ÉCOLES.

Le lieutenant-gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 13 décembre dernier, faire les nominations suivantes de commissaires et d'un syndic d'écoles, savoir :

COMMISSAIRES.

Comté de Beauce, *Sacré-Cœur-de-Marie*—MM. Ignace Turcotte et Joseph Ferland, en remplacement de MM. André Perron et Ferdinand Bolduc.

Comté de Lotbinière, *St. Séverin*—MM. Ignace Bisson et Pierre Lessard, en remplacement de MM. Jean-Baptiste Champagne et Elzéar Pomerleau.

Comté de Maskinongé, *Rivière-du-Loup*—M. Louis A. Paribéau, en remplacement de M. Pierre Béland.

Comté d'Ottawa, *canton d'Amund*—MM. Michael White, William Moore, John Rivard, Donald McDougall et Martin Moore.

SYNDIC.

Comté de Brème, *Sutton*—M. Noël Vien, continué dans ses fonctions.

COMMISSAIRES.

Par un ordre en conseil en date du 21 décembre dernier, le lieutenant-gouverneur a bien voulu faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles, savoir :

Comté de Drummond, *Wickham*—M. Edward McCabe continué dans ses fonctions et M. Pierre Bohl en remplacement de M. Joseph Boisvert.

Comté de Nicolet, *St. Grégoire*—Le révérend J. E. Panneton, en remplacement du révérend Léandre Tourigny.

MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

DÉTERMINATION DE LIMITES.

Le lieutenant-gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 3 décembre dernier, assigner à la municipalité scolaire de Ste. Brigitte-de-Laval, dans le comté de Montmorency, les limites suivantes, savoir :

« Bornée au nord par le trait-carré du quatrième rang de Laval, depuis la ligne seigneuriale entre Beauport et Beaupré, jusqu'à sa rencontre avec la ligne sud-ouest du numéro vingt-et-un (21) du cinquième rang, partie par le côté sud-ouest du dit lot num. 20 vingt-et-un du dit cinquième rang ; partie par le trait-carré nord du cinquième rang de Laval jusqu'à sa rencontre avec la branche sud-ouest de la rivière Montmorency jusqu'au numéro vingt-neuf de la concession St. Louis ; partie par le côté nord du dit numéro vingt-neuf ; partie par le trait-carré nord de la concession St. Joseph jusqu'au numéro trente-deux inclusivement ; au nord-est par le côté nord-est du lot susdit num. 20 trente-deux, et sa prolongation jusqu'à sa rencontre avec le numéro dix-huit de la concession sud-ouest du Bras du Sault-à-la-Puce ; au sud, partie par le côté nord du dit numéro dix-huit de la susdite concession, partie par le trait-carré nord du deuxième rang de l'Ange-Gardien, partie par le trait-carré nord du troisième rang du dit Ange-Gardien jusqu'à sa rencontre avec la rivière Montmorency jusqu'à son intersection avec la ligne de séparation entre Beauport et Beaupré ; au sud-ouest par la ligne susdite de séparation entre Beauport et Beaupré.

ÉRECTION.

Le lieutenant-gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 13 décembre dernier, ériger en municipalité scolaire le canton d'Amund, dans le comté d'Ottawa, avec les mêmes limites qu'il a comme canton.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, JANVIER, 1874.

Le "patois" canadien.

Le *Courrier des Etats Unis* reproduit l'extrait suivant d'un journal de Paris :

Nous avons retrouvé une traduction en vieux patois normand, d'une fable de La Fontaine.

C'est, comme on sait, un idiome qui tend à s'effacer tous les jours, sauf au Canada. La pièce est, paraît-il, fort rare; nous la livrons aux méditations des linguistes :

" Un jou qui dégribouillait d'liun comme pou l'amour du bon Dieu, un labouroux *abré* dans sa mèsou, les coutes accotés *sur* la table, *racontit* à ses éfants qu'étaient tout à l'entour d'êli, la fable suivante, pendant qu'à son côté la mère mettait d'affaitement dans l'frieot qui cauffait sus l'fagnard, pou l'diné d'ses gens :

" Une faie, un corbiau agrippait sur un baleux qu'était d'ho, un frommage blanc au lait calbot, et i s'en fut *r'juquer* sur un gros nouvé pour y fère sa boustifaïlle.

" Dans s' *tentrefaïlle*, un vieu renard qu'était un *finot* et qui n'avait rin mâ pû d'pis une *bonne écousse*, rimbinait à va la brivère pou vaie si i n'allait point trouvé *queuque* chose à s'mette dans le gaviau, i passait justement dans l's'environs d'larbe où qu'était j'erqué l'oisiau, son frommage dans l'bec tout prêt à l'balfrer.

" Le r'nard qu'était allouvi et *quasiment* fainvallier, sitôt qu'il eut sentit l'gôit du frommage, i s' dit en tout par si, faut qué j'dêche d'ê yin chippé s'naubainne et qu'j'refasses n'érêt-là. Ça n'manquît point, y'là qui s'apprêchait bin j'eintiment d'loisiau qu'était point trop décoquiné ni déloré n'tout, et i yin dit comme ça d'un air de soupe-douce: Bonjou, mousieu du Corbiau, j'vous faisons bin notr'compliment, ma fe d'Gieu j'êtes tout d'meinne biau gâs et bin raquinqué itout, et si j'elantait aussi bin qu'j'avait une bonne façon, j'êtes ben sur l'roué d'ees bouais là.

" Quant l'corbiau s'entendit alosé d'la sorte, il fut bin hèreux et bin èsè, et pou montré sa belle voit, i s'met à ouvri un grandis *mae* bec..... et voilà son frommage chu sus des blaites qui s'trouvaient à c'endroit. Le r'nard qui le *r'luquait* d'bicoïn, n'fit point l'dégâilleux et *ramassé* l'frommage, et i dit au corbiu: Mon bon mousieu, apprenât qué c'i-ci qu'écoute les flatteux est toujours *leur* dupe et qué l'senjoleux vivent aux crochets d'ceux qui reçoivent leur alosé.

" C'ê leçon là vaut bin un frommage, j'crê.

" L'oisiau qu'était restai ôbnulhi comme un grand begêt, jurit, mais un brin trop tard, qui n'se léss'rait pus *emberlificoter* pas l'elapot ni l'bagout d'ees r'narés-là."

Nous ignorons si ce journal parisien est celui qui parlait naguère du pont Victoria comme d'un viaduc reliant Portland à Sarnia, et qui citait Chicago et Contre-cœur parmi les villes importantes du Canada. Nous espérons que c'est toujours le même, et qu'il n'y a pas à Paris deux journaux capables d'écrire des choses semblables. Nous avons souligné, dans la fable en question, les mots qui ont cours ici dans le langage du peuple: on voit que ces mots ne sont pas du patois mais plutôt des fantes de prononciation. Il n'y a guères que le mot *bonne écousse* (*escousse* suivant nos compagnards), et *emberlificoter*, que l'on puisse nous reprocher. A part cela, cette fable est complètement incompréhensible pour nous. Nous avons parcouru le Canada en tous sens, et nous le connaissons, pour le moins, aussi bien que l'écrivain du journal parisien; mais nous n'avons jamais entendu l'idiome qu'il nous attribue. *Dégribouiller*, *l'affaitement*, *cauffer*, *rimbiner*, *allouvi*, *décoquiné*, etc., sont pour nous des expressions absolument nouvelles.

Nous pouvons prononcer certains mots d'une manière plus ou moins vicieuse, à cause de l'usage habituel que nous faisons de la langue anglaise; ainsi, nous prononçons les lettres *d*, *t* et *l*, devant *v* et *a*, de la même manière que ces lettres se prononcent en anglais dans les mots *expédient*, *individual*, *familial*, *dilute*, *tectotal*, *tube*. Nous prononçons aussi *la* comme *l'a* anglais dans *ball*; *nager* nation; et le diphtongue *oir* comme s'il y avait *ouër*. Mais ce vice s'éloigne de plus en plus de la classe

instruite et sera complètement disparu dans quelques années. En dehors de cela, nous avons la prétention de parler notre langue plus purement qu'on ne le parle dans la plupart des départements de la France. Et sans même aller chez les paysans, il nous semble que certaine ville du département des Bouches-du-Rhône n'a pas un accent qui permette de jeter de si grosses pierres aux autres. Ce que nous avons, d'ailleurs, c'est que d'un bout à l'autre du pays notre langage est le même. Le paysan de la Gaspésie parle exactement comme celui du district de Beauharnois, et leur langage est loin d'être un patois.

Nous avons peut-être tort de relever ainsi l'erreur de gens qui, de leur côté s'occupent si peu de nous et nous prennent si rarement au sérieux. Nous sommes ainsi faits, cependant, et nous aimons la France assez pour que les faux jugements qu'elle peut porter sur nous nous blessent profondément. Nous n'avons jamais manqué l'occasion de montrer nos sympathies pour cette terre qui fut le berceau de nos ancêtres, et nous ne voyons pas sans amertume que, lorsqu'on daigne s'occuper de l'enfant exilé, c'est plutôt pour le tourner en ridicule que pour lui accorder un regret en retour de son immuable attachement.

Bulletin bibliographique.

LA VIE DE POLITESSE ET LE BON TON.—Ouvrage canadien; Montréal, Émile Sénécal; in-18, 140 pages.

Ce petit livre mérite plus qu'une mention ordinaire. C'est jusqu'à présent le meilleur traité de bienséance que nous puissions recommander. Il en existe de plus volumineux; mais nous n'en connaissons guère qui soient aussi complets en aussi peu de pages. Nous n'entendons pas dire qu'il soit sans défaut et nous, faisons de suite nos réserves sur le chapitre intitulé: "Politesse des enfants envers les parents", à l'endroit où il est question de l'habitude qu'ont certains enfants de tutoyer leurs père et mère. Nous dirions complètement d'opinion sur ce point. Nous ne croyons pas que les parents qui se laissent tutoyer par leurs enfants soient aussi coupables que le prétend l'auteur, ni que la chose soit, comme il le dit, aussi absurde que ridicule. Nous y voyons, au contraire, cette marque de confiante affection qui doit caractériser les rapports des enfants, avec leurs parents et distinguer ces rapports de ceux qu'ils peuvent avoir avec les étrangers. Une statistique exacte sur le sujet prouverait, nous n'en avons aucun doute, que la majorité des mauvais fils ne se trouve pas toute proportion gardée, chez ceux qui tutoient leurs parents. L'auteur a donc, ce nous semble, tiré des conséquences excessivement rigoureuses de prémisses dont le moindre défaut est de n'être que très-insuffisamment établies. Cette réserve faite, nous n'avons que des louanges à donner à l'auteur qui a traité son sujet avec une grande connaissance de la matière et en même temps avec une mesure irréprochable. Nous recommandons surtout les chapitres qui traitent de la politesse et de la bienséance *au prêtre, à l'église, dans les visites et chez le marchand*. L'auteur a le don de dire tout ce qu'il faut et pas plus qu'il ne faut. Son livre a surtout l'avantage d'être écrit en excellent français. Nous voudrions pouvoir en dire autant de la plupart de nos ouvrages pédagogiques qui sacrifient un peu trop la forme au fond, et qui ne sont même pas toujours en parfaite intelligence avec la grammaire.

EXERCICES ORTHOGRAPHIQUES, par Napoléon Lacasse; 96 pages in-18, Québec, G. Barbeau, imprimeur. Ces exercices orthographiques servent de complément à la grammaire, du même auteur, que nous avons signalé dans notre dernier bulletin. Ils sont suivis d'un petit dictionnaire des homonymes que les élèves pourront consulter avec fruit.

RAPPORT SUR LE SERVICE DE L'ASILE D'ALIÉNÉS DE QUÉBEC ADRESSÉ A L'HON. PREMIER MINISTRE PAR LES MÉDECINS DIRECTEURS-PROPRIÉTAIRES; 212 pages in-12, avec photographie; Québec, imprimé par L. H. Huot, 1873.—Nous avons lu en entier ce rapport qui est préparé avec soin et contient une foule de détails très-intéressants sur la statistique des maladies mentales, leurs causes et la manière de les traiter. La croissance continuelle du nombre des aliénés, de nos jours, est un fait aussi remarquable que douloureux. Il faut y trouver un remède, *ou par cela, en rechercher les causes*. Nous engageons ceux qui veulent s'instruire sur ce sujet, à lire le rapport dont il est ici question.

Au sujet de la question économique, voici un état comparatif de ce que coûte, dans plusieurs asiles, l'entretien et le traitement annuels d'un malade:

COÛT POUR SOIN ET ENTRETIEN DE CHAQUE MALADE.

	Coût :	par année.
Angleterre.....	122.20	"
France.....	138.38	"
Etats-Unis	257.69	"
Canada : Ontario, Asile de Toronto.....	131.75	"
" " " de London.....	129.24	"
" " " de Rockwood.....	153.00	"
" N. B. " de St. Jean.....	111.72	"
" N. E. " d'Halifax.....	186.11	"
" Québec " St. Jean.....	265.85	"
" " " de Québec.....	108.00	"

Cette question se résout donc en faveur de l'asile de Beauport, où l'internation d'un malade ne coûte que \$108 par an, pendant que la moyenne, ailleurs, est de \$167, avec un maximum de \$265.

BIENNIAL REPORT of the Vermont Board of Education, with the report of the secretary, made to the Board, October 1872; 476 pages gr. in-12., Montpellier 1872.

Ce rapport contient beaucoup de statistiques précieuses sur l'éducation dans l'état du Vermont. Nous en détachons le programme des cours que suivent les élèves des écoles normales :

PREMIER COURS D'ÉTUDES NORMALES.

- 1.—Arithmétique, avec exercices de mémoire et par écrit.
- 2.—Géographie, avec dessin des cartes, et les éléments de la géographie physique.
- 3.—Histoire des Etats-Unis.
- 4.—Géographie et histoire du Vermont, avec dessin de cartes.
- 5.—Constitution des Etats-Unis et du Vermont.
- 6.—Explication de phrases, comprenant l'analyse grammaticale et logique, la paraphrase, et la définition des mots.
- 7.—Écriture ; tenue des livres par simple entrée.
- 8.—Lecture, comprenant les éléments de la culture de la voix et du débit oratoire.
- 9.—Orthographe, comprenant la classification et le pouvoir ou son des lettres, les formes des mots et les règles sur l'usage des majuscules et sur l'épellation.
- 10.—Exercices réguliers de déclamation et de composition.

SECOND COURS D'ÉTUDES NORMALES.

- 1.—Tenue des livres par double entrée.
- 2.—Algèbre, comprenant, au moins, les raisons et proportions, les équations du second degré et les progressions arithmétiques et géométriques.
- 3.—Géographie physique.
- 4.—Physiologie.
- 5.—Éléments de botanique, avec dessins.
- 6.—Physique.
- 7.—Analyse complète et explication d'un livre de Cowper ou de Thompson.
- 8.—Deux des branches suivantes : la géométrie, l'astronomie, la chimie, la géologie, l'arpentage, la zoologie, les preuves du christianisme, la rhétorique, la métaphysique, la morale.
- 9.—Exposé critique du Paradis perdu de Milton, ou des Essais de Bacon.

TABLEAUX de population, de culture, de commerce et de navigation formant, pour l'année 1869, la suite des tableaux insérés dans les notices statistiques sur les colonies françaises : 210 pages in-12.

Nous extrayons de ce rapport les chiffres suivants sur la population de la Nouvelle-Calédonie à laquelle les circonstances actuelles prêtent un certain intérêt. La population blanche de l'île et des îlots, adjacents était, en 1870 :

Hommes,.....	1076
Femmes,.....	486
Total,.....	1562

Il y a lieu de croire que, depuis que l'île a été choisie par le gouvernement français comme lieu de détention, la population a dû s'accroître considérablement, surtout dans la province de Nouméa.

Revue mensuelle.

La législature locale qui s'était ajournée pour les fêtes du premier de l'an, s'est réunie de nouveau le 8 de ce mois. Plusieurs sujets importants sont soumis à la considération de l'Assemblée, entre autres, les crédits qui doivent être affectés à la construction des chemins de fer. Car nous sommes en ce moment dans une période d'industrie et le vent est aux usines et aux locomotives. Plaise à Dieu qu'il souffle longtemps de ce côté. Ce sujet et celui de l'agriculture sont sérieusement étudiés par nos députés et nous sommes certains qu'il ne manquera pas d'en résulter d'excellents effets pour

l'avancement du pays. A Ottawa, les chambres fédérales ont été dissoutes, et tout le pays est en ce moment occupé des élections générales qui doivent avoir lieu à la fin du mois. Ce n'est pas précisément une partie de plaisir qu'une élection en janvier, au Canada ; et les députés qui représentent les grands comtés du Golfe, surtout, vont être obligés de visiter en raquettes plusieurs de leurs électeurs. La chose a, cependant, son bon côté : les électeurs et les élus seront plus calmes ; car il est impossible que les passions s'échauffent à cette saison de l'année, et les élections se ressentiront nécessairement de cette tranquillité imposée par l'état de la nature.

Voilà que les grèves recommencent à New-York. Nous avions bien raison de dire, l'an dernier, que, de concession en concession, les ouvriers en viendraient finalement à exiger des conditions inacceptables. Nous sommes de tout cœur pour l'amélioration du sort des ouvriers ; mais cette amélioration doit se faire sans blesser les lois du pays ni celles de la morale. Les ouvriers ont donc tort de se laisser emporter en dehors du droit sentier, et d'écouter les déclamations des mauvais sujets et des paresseux. Car c'est un fait remarquable que l'homme laborieux et honnête est rarement bruyant. Rappelez-vous vos souvenirs de collège et voyez si les tapageurs n'étaient pas toujours ceux qui avaient le plus raison de se tenir tranquilles et de ne pas attirer sur eux une attention dangereuse. C'est donc une mauvaise mode que cette mode des grèves et le plus tôt on réussira à l'abolir le mieux ce sera.

En Espagne, le gouvernement vient encore de subir une secousse violente, au milieu de tous les chocs qui l'ébranlent sans cesse. M. Castelar a été défait par une majorité de vingt voix. Un autre ministère a de suite été formé ; mais nous ne croyons pas qu'il subsiste longtemps, ni surtout, qu'il puisse rendre à cet infortuné pays une paix qui semble tous les jours s'en éloigner davantage.

Nous regrettons d'avoir à annoncer, en tête de notre bulletin nécrologique, la mort de M. Turcotte (Amédée-Auguste-Lucien), avocat, professeur de droit à l'Université-Laval. Personne plus que nous ne déplore cette mort prématurée qui enlève à son pays une intelligence à laquelle semblait réservé le plus brillant avenir. M. Turcotte était encore dans toute la fleur de sa jeunesse et la terrible maladie qui est venue l'emporter si rapidement a surpris douloureusement tous ses amis. Plein d'ardeur pour le travail, il n'a peut-être pas su modérer cet appétit d'apprendre qui le dévorait ; et son organisation, puissante pourtant, s'est brisée tout-à-coup sous une pression trop forte et trop continue. M. Turcotte était né aux Trois-Rivières le 2 février 1847, et il est mort dans cette même ville, le 12 janvier 1874, âgé, par conséquent, de 27 ans. Il a suivi de près dans la tombe un de ses compagnons qui promettait également de fournir une brillante carrière, M. Emile Dubé, docteur en médecine et gradué de l'université Laval. M. Dubé a été également emporté à ses premiers pas dans la profession qu'il aurait sans doute honoré par ses talents distingués. Il est mort à la Rivière-du-Loup (en bas), le 16 novembre dernier à l'âge de 26 ans.

Les sciences ont fait une perte sensible, dans la personne de Louis Agassiz, naturaliste, mort à Cambridge, Mass., le 21 décembre dernier. M. Agassiz était né à Orbe (Suisse), en 1807 et s'était fait recevoir docteur en médecine à Munich, en 1830. Mais ses goûts le portaient vers l'étude de l'histoire naturelle et, en 1839, il publia son premier ouvrage sur ce sujet. Cet essai fut suivi à divers intervalles d'un grand nombre d'autres livres très-recherchés que le savant professeur a publiés. Depuis assez longtemps, il était établi aux Etats-Unis, où sa science remarquable n'avait pas manqué de lui créer une position enviable.

Dans le même mois de décembre est mort, à Montréal, le docteur Charles Smallwood qui s'était acquis un certain nom dans la météorologie. Il était né à Birmingham, Angleterre, en 1812.

Nous ne pouvons pas terminer ce bulletin sans jeter un regret sur la tombe d'un jeune artiste que la mort vient de moissonner dans sa plus tendre fleur. Nous voulons parler du jeune James Speaight, violoniste de sept ans, décédé le 10 de ce mois. Ce jeune virtuose a dirigé l'orchestre au grand théâtre de Boston, et promettait de devenir un second Mozart. Hélas ! c'est encore un exemple d'une constitution physique brisée par une organisation morale trop puissante.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE LA GÉOGRAPHIE.

L'île cède au professeur Agassiz pour la création d'une faculté scientifique.—On sait qu'un riche capitaliste de New-York, M. John Anderson, a cédé dernièrement la propriété d'une île entière, à condition qu'on y installerait un haut établissement scientifique, dont la direction serait confiée au savant professeur Agassiz. C'était un présent royal. A l'île dont il s'agit, île Penakete, se rattachent quelques souvenirs historiques.

Constatons d'abord que cette île fait partie du groupe des îles Elisabeth, au nombre de 16, dont quelques-unes très-petites et inhabitées. Ce groupe est situé dans la baie de Buzzard, à 16 milles environ au sud de New-Bedford, sur la côte du Massachusetts.

L'archipel en question a une histoire remontant fort loin ; en tout cas, c'est un des points de la côte américaine qui a été, des premiers, foulé par les navigateurs européens. En l'an 1007, des navires scandinaves, sous un certain capitaine Thieffin, y abordèrent, dit-on, et passèrent l'hiver dans les îles. Pendant le séjour de l'expédition, le capitaine eut un fils (c'est toujours la tradition qui parle), et ce fils reçut le nom de Severin Thieffinson. Le célèbre sculpteur Thorwaldsen se rattachait, paraît-il, à cette famille.

A la vérité, sur les lieux mêmes, il ne reste plus trace du séjour des Northmen, qui n'est prouvé que par les anciennes traditions du Nord et par des documents rédigés en des temps plus récents.

Six siècles plus tard, en 1602, le navire anglais *la Concorde*, capitaine Barthel Gosnold, parti de Dartmouth, jeta l'ancre dans la dite baie de Buzzard, qui, dès lors, fut appelée baie de Gosnold. L'archipel était habité par de paisibles Indiens, qui troquaient des fourrures et des écailles de tortue contre les objets apportés par les navigateurs. Le capitaine donna le nom de sa reine à l'archipel, dit depuis lors groupe Elisabeth, qui était très-boisé, riche en eau potable, en gibier de terre et d'eau, tandis que les côtes étaient couvertes de carcasses de baleines.

Ces îles portaient des noms indiens, qui se sont conservés avec peu de modifications jusqu'à nos jours. Les plus grandes sont : Cuttyhunk, Nashawn, Penakése, Winnioniset, etc. Dans la première, on a vu encore, jusqu'en 1817, les traces du fort élevé par le capitaine Gosnold. On peut dire avec raison que cette petite île est le premier endroit du Nouveau-Monde qui ait porté une maison bâtie par des mains européennes. — *Journal officiel*.

Exploration du Sahara oriental (Afrique).—Le dernier cahier des communications géographiques du docteur Petermann annonce qu'une expédition scientifique, dirigée par M. Gerhard Rohlfs, va bientôt partir pour explorer la partie orientale du Sahara, ou l'ancien désert de Lybie. C'est le vice-roi d'Égypte qui en a fait généreusement les frais ; il accorde à l'expédition une somme de 4,000 liv. st.

Pourquoi le désert de Lybie est-il jusqu'à ce jour resté complètement inconnu ? Pourquoi Arabes, Berbères, Tédas et Touarèges ne peuvent-ils franchir, avec leurs chameaux, la région est du Sahara ? Pourquoi ? parce que les ressources nécessaires leur font défaut. En réalité, ces hardis marchands vont partout où ils peuvent pénétrer ; mais, comme ils sont pauvres, ils ne peuvent naturellement exécuter que des expéditions où ils trouvent un avantage matériel, que ce soit de l'ivoire, des plumes d'autruche, de la poudre d'or, ou même des esclaves.

Toutes ces expéditions du Sahara, ils ne peuvent les faire, bien entendu, qu'avec leurs chameaux. Or, ces animaux peuvent vivre assez longtemps sans boire ni manger, trois ou quatre jours sans manger, et dans la saison la plus brillante et la plus sèche, neuf ou dix jours sans boire. Mais cette faculté d'abstinence n'est pas suffisante pour les longues traversées des sables brûlants du désert de Lybie.

Dans le Sahara, les plus grandes distances qu'il faut franchir sans trouver d'eau sont de six à huit jours de marche. Il faut donc des ressources extraordinaires pour parer à cet inconvénient. Ce sont ces ressources que la générosité du vice-roi a permis de rassembler. Il y aura non-seulement un nombre immense de chameaux ; mais on va construire, pour transporter l'eau, des chariots d'une forme particulière et qui pourront se démonter. Les caisses et les tonneaux hermétiquement fermés, les outres en caoutchouc et mille autres récipients ne manqueront point aux voyageurs. Des dépôts d'eau seront établis de distance en distance.

L'expédition profitera des mois de l'hiver prochain ; si ce temps ne suffit pas, on continuera pendant l'hiver 1874-75. Il est impossible, on le comprend, de voyager en ces parages avant décembre, ou après mars. Les Arabes et les Berbères eux-mêmes ne traversent le désert qu'en hiver.

Le voyageur, en terminant, fait un appel aux géographes des différents pays, annonçant qu'il recevra avec plaisir leurs communications et leurs avis, qu'on peut lui adresser directement à Weimar. — (*Journal officiel de la République française*).

L'Yémen et sa capitale.—Nous extrayons de la relation de

voyage de M. Halévy, dont la société de géographie prépare la publication, quelques détails sur la ville de Sana, capitale de l'Arabie heureuse.

La route de Sana prend son origine à Hodeyda, port méridional de la mer rouge ; elle traverse l'État de Telama et celui du Da, où le gouvernement jouit d'une grande réputation de justice et d'intégrité.

Sana, dit M. Halévy, est encore, de nos jours, la ville la plus grande, la plus belle et la plus propre de l'Arabie. Les maisons sont en pierre, hautes de plusieurs étages et blanchies à l'extérieur. Les rues principales sont larges, droites et pour la plupart pavées. L'intérieur des cours et des maisons témoigne d'un goût de propreté et d'ordre qu'on ne trouve nulle part chez les Arabes. Cependant la ville est bien déchue de son ancienne splendeur. Les trois quarts du quartier Bir Azeb, où étaient les jardins et les maisons de plaisance des imams, sont tombés en ruines.

Le fameux Qasr Goundân, dont la gloire, au temps des Sabéens, fut chantée par les grands poètes de l'islamisme, ne laisse plus voir que des restes mutilés et hideux. La mosquée même qui porte le nom de Kénisa (église), débris du splendide monument bâti par Abraham, le gouverneur chrétien d'Éthiopie, cette église qui, dans la pensée de son fondateur, devait suppléer le temple de la Mecque, est à peine reconnaissable dans sa dégradation actuelle. Plusieurs édifices publics, comme la Monnaie, le ministère, etc. ont été démolis par les habitants qui espéraient trouver les trésors cachés des imams. En général, les constructeurs des nouvelles maisons prennent le matériel des anciens palais qu'ils finissent de démolir. Il y a à peine un siècle que le nombre des habitants de Sana montait à 200,000 âmes ; aujourd'hui la population est descendue à 50 ou 60,000.

Deux fléaux ont réduit Sana à cette extrême misère : l'absence d'un gouvernement régulier et le fanatisme de ses habitants. Déjà en 1818, au commencement du règne de l'imam El Mehdi, Sana a été mise à sac par la troupe des tribus coalisées Békil, Haschid, Arhab et Néhim, qui ont pillé la ville et emporté les richesses accumulées dans le trésor. Une seconde invasion, dont le résultat fut moins désastreux, eut lieu en 1835. Seize ans plus tard, en 1851, la ville subit une nouvelle invasion des tribus Arhab, Hamdam et Sanhan ; enfin, en 1853, les Arhab seuls dictèrent les conditions de la paix dans les murs de la capitale. Aujourd'hui la puissance du cheik de Sana ne dépasse pas l'enceinte de la ville. Tout récemment, en juin 1870, les habitants du Chéoub, village qui touche presque aux murs de Sana, s'y livraient au pillage.

Sana possède plusieurs édifices fort beaux et d'une grande dimension, principalement plusieurs mosquées dont l'architecture rappelle les plus célèbres monuments de l'Espagne musulmane. Malheureusement, l'accès en est interdit aux étrangers, qui ne peuvent y jeter les yeux qu'à travers la grande porte, laquelle reste rarement ouverte. Il y a de nombreux marchés qui prennent les noms du principal article de commerce qui s'y débite. Les fontaines sont abondantes et donnent une eau excellente.

On trouve à Sana presque tous les fruits de l'Europe, comme les pommes, les pêches, lesabricots, les prunes et d'excellent raisin. Les vignobles étaient autrefois très-nombreux dans les environs de Sana, mais la maladie de la vigne, qui sévit depuis quatorze ans, a déterminé la plupart des propriétaires à arracher leurs plants et à ensemercer des céréales. Les fruits des pays chauds abondent également ; on y voit des oranges, des bananes et une espèce de cédrat d'une dimension prodigieuse, car la température, qui est très-chaude en été, est assez froide en hiver. Au mois de janvier, le thermomètre descend au-dessous de zéro, et les sources sont souvent fortement gelées.

Ces détails, ont d'autant plus de prix, que M. Halévy a pu séjourner à deux reprises dans cette ville dont l'accès, dangereux pour un Européen, est difficile même pour un homme de l'Orient qui ne professe pas l'islamisme. Aussi ne doit-on pas s'étonner que le midi de l'Arabie soit une des contrées du globe fermées à la géographie. C'est là que se forme la caravane du Hadj qui y trouve ses imams et ses guides pour le pèlerinage de la Mecque. A Sana se rencontrent les hommes les plus exaltés de l'Yémen, dont la haine poursuit tous ceux qui ne professent pas la secte zéda. Les juifs seuls y sont tolérés dans un quartier spécial, parce qu'ils fournissent des objets de commerce dont on ne peut se passer.

Ce fanatisme excessif est la principale cause de la décadence de Sana qui est passé du rang de capitale à celui de commune ; encore l'autorité actuelle du cheik de Sana s'étend-elle à peine

jusqu'aux murailles. A la suite d'excess, de guerres intérieures et extérieures de tout genre, la race des anciens imams vient de s'éteindre et la ville est administrée par une sorte de magistrat municipal issu de l'élection. Voici en quels termes M. Halévy retrace ces derniers événements politiques inconnus en Europe.

« Un usurpateur, Mohammed al Mansour, s'était fait proclamer imam, vers 1848, à la place du souverain légitime Ali, fils de l'ancien imam El-Mohdi. Il montra d'abord beaucoup de zèle, promit d'administrer avec une parfaite équité, et fit élever devant sa maison une tribune où il rendait la justice au public. Mais quand il se crut assuré sur le trône, il changea de conduite et organisa un système d'exactions qui lui fit craindre une révolution nouvelle. Pour se maintenir, il se décida à traiter avec les Turcs, et leur permit de tenir une garnison à Sana (1849). Le lendemain de leur arrivée, les Turcs descendirent du *gar* (forteresse) et se répandirent dans la ville. Ils étaient tous désarmés et sans défiance.

« On dit que les Arabes s'indignèrent de leur voir acheter de la viande dans une boucherie juive. Une rixe s'éleva; un Arabe fut tué. Les habitants, fanatisés par les meneurs, firent main basse sur tous les Turcs qui, après une perte considérable en hommes, durent évacuer la garnison. Mohammed fut renversé et jeté en prison. Ali remonta sur le trône et fit exécuter l'imam déchu après un an d'emprisonnement. Cet acte barbare déterminait une nouvelle révolution dans laquelle il fut définitivement expulsé. Il eut pour successeur Ghahib, fils de l'imam exécuté. Le règne de ce dernier ne dura pas toutefois plus de deux ans. Alors le gouvernement passa à une autre branche de la famille princière, dite branche d'Abou Taleb. Le nouvel imam s'appela Schou el Leyl et périt dans une guerre avec les tribus voisines, après deux ans de règne. Un usurpateur du nom d'Abbas ben el Mittwanol s'établit à Sana pendant les troubles et fut chassé après un mois, mais pour faire place à des chefs qui ne sont pas de descendance royale.

« Sana perdit toutes ses possessions du dehors et dut se contenter de conserver une administration indépendante dans son enceinte. La bourgeoisie se décida à confier la présidence du conseil administratif à un chaik élu par ses membres et amovible en cas d'incapacité. Son premier choix tomba sur un chériff du nom de Ibn visir Othman, qui fonctionna pendant un an seulement. Après ce délai, la présidence fut confiée à un simple négociant nommé Mehzen ben Ali. Ce dernier a été élu depuis à plusieurs reprises; il administrait la ville pendant ma présence à Sana en 1870, tandis que les descendants dégénérés des imams allaient mendier leur subsistance auprès des tribus guerrières, ou s'adonnaient aux études mystiques, dans l'espoir de recouvrer, par la vertu de la magie, l'héritage de leurs aïeux.»

—Journal officiel.

Chine.—Peu de personnes savent ce que c'est que Tching-Tou-Fou. Pourtant, Tching-Tou-Fou a plus d'habitants que mainte capitale des plus hautes. On y compte 800,000 âmes. C'est, dit M. de Richthofen dans les *Mittheilungen*, une des plus grandes cités de la Chine, en même temps que la plus élégante et la plus belle de toutes. Ses rues sont larges, le plus souvent droites et régulières, et elles se coupent à angle droit; elles sont soigneusement pavées en pierres carrées, légèrement relevées en dos d'âne, et pourvues des deux côtés de rigoles d'écoulement et d'arrosement. Leur aspect est plus pittoresque que celui des rues du Canton même, parce que la perspective y a plus de profondeur.

Les maisons sont ornées de belles façades en bois agréablement sculptées, l'intérieur en est généralement propre, gai, souvent luxueux; de la porte, on voit se suivre une filade de cours réunies par des galeries et le plus souvent utilisées en jardins.

Les citoyens de Tching-Tou-Fou se mettent bien: beaucoup d'entre eux portent des habits de soie somptueux. Les magasins de la ville sont proprement tenus, les boiseries y sont vernies, on y trouve tous les objets de luxe désirable: des étoffes de soie brochées d'or ou d'argent, des parures variées en soie, des chaussures en satin, des pelletteries précieuses, des bijoux, des perles. La ville compte plus de 20 horlogeries très-bien fournies de pendules et de montres.

Nulle part les Chinois de nos jours n'attachent autant de prix aux choses de l'art que dans la ville de Tching-Tou-Fou. Toutes les «maisons à thé», les hôtels, les boutiques, les demeures privées ont leurs murs ornés de dessins, dont beaucoup assez artistiquement traités pour rappeler la manière japonaise.

J'entrai précisément dans cette ville pendant les fêtes du nouvel an, fêtes qui durent quinze jours. Le soir, toutes les

rues se transformaient en mer de lumière, grâce à d'innombrables lanternes en papier transparent laissant voir de charmants dessins. Ce bon goût, cet amour de l'art, ne sont point renfermés dans la seule Tching-Tou-Fou, je les remarquai aussi dans toute la contrée, jusque dans les humbles bourgades. Je fus aussi frappé (et tous les voyageurs le sont ainsi que moi) de la belle exécution des arcs de triomphe qu'on rencontre très-fréquemment dans ce pays: ils sont construits en grès rouge et couverts de sculptures en haut et en bas-relief, représentant des scènes de la vie usuelle ou du domaine de la fantaisie, souvent traitées avec une pointe de gaieté ou d'ironie. Quelques-unes de ces portes triomphales sont de vrais chefs-d'œuvre de l'art chinois.

Mais ce qui donne la plus haute idée de la civilisation de cette partie de la Chine, c'est la politesse, ce sont les belles manières et la tenue parfaite des gens: sous ce rapport les citoyens de Tching-Tou-Fou sont les premiers des Chinois. J'ai souvent traversé la ville en costume européen, et tout le monde m'a toujours fait le plaisir de n'avoir pas l'air de s'occuper de moi: à Tching-Tou-Fou, on met sa dignité à ne point paraître curieux et à n'être pas indiscret. Naturellement, je fais ici une exception pour les gamins, qui sont des gamins, et dont l'éducation est encore loin d'être parfaite. Dans les magasins, j'ai toujours été reçu avec la plus aimable politesse; enfin, les fonctionnaires se sont toujours montrés pleins de prévenance à mon égard. Dans la province de Su-Tchouan, m'ont-ils dit plus d'une fois, nous nous faisons un honneur de bien accueillir les étrangers.

Si je parle aussi longtemps de Tching-Tou-Fou, c'est qu'on ignore généralement qu'il y a une très-grande ville dans l'intérieur le plus reculé de l'empire chinois, près des montagnes où règnent les «Barbares», et que cette ville dépasse toutes ses sœurs sous presque tous les rapports, tandis que ses habitants sont exempts de la plupart des défauts qui nous rendent les Chinois insupportables.

Tching-Tou-Fou est la capitale de la province de Su-Tchouan, c'est-à-dire d'un pays aussi peuplé que l'une des contrées les plus célèbres des «Barbares de l'Occident». Nous voulons parler de la France. Le recensement de 1812 donnait au Su-Tchouan près de 22,000,000 d'habitants, nombre qui s'élève aujourd'hui à 35,000,000. On se marie très-jeune dans cette province, qui d'ailleurs a eu dans ces derniers temps le bonheur d'être épargnée par les fléaux auxquels tant de contrées de l'empire du Milieu ont dû leur dépopulation et leur ruine.

Une moitié seulement du Su-Tchouan est fertile, riche et peuplée: c'est la moitié orientale, un peu plus petite que l'occidentale, le Pays des Quatre-Flueux (traduction des deux monosyllabes chinois *Su* et *Tchouan*): Le Pays des Quatre-Flueux est à la fois un des plus pittoresques et des plus productifs de la Chine entière. Il est surtout formé de grès rouges facilement entamables, où les cours d'eau et les météores ont érodé des gorges profondes. Les sommets des montagnes, reste de l'ancien plateau aujourd'hui déchiré et percé en tous sens, se trouvent à environ 800-1200 mètres d'élévation, tandis que le Yang-Tsé-Kiang et ses affluents navigables serpentent à des altitudes de 200 à 500 mètres seulement, dans des vallées généralement fort étroites. La plaine de Tching-Tou-Fou est la seule aire plane un peu vaste de cette belle province.

Quant à la portion occidentale du Su-Tchouan, elle se compose de montagnes énormes, portant sur leurs cimes des neiges éternelles. Peu fertile, peu aimable à l'homme, elle est aussi fort peu cultivée et peu habitée. On n'y trouve que de rares Chinois. Les hôtes de cette région difficile et presque inconnue sont des Barbares restés plus ou moins indépendants.

—(Tour du Monde).

BULLETIN DES SCIENCES.

Un bateau à vapeur de sauvetage.—A Southampton vient d'avoir lieu le lancement d'un bateau à vapeur destiné à remplir l'office des bateaux de sauvetage.

Tout le monde sait quelle est l'importance des bateaux de sauvetage, dont la construction date de 1824, et qui, depuis cette époque jusqu'en 1872, ont contribué à sauver la vie de 21,000 infortunés. Mais ces bateaux, quelles que soient leur importance et leur utilité, ne peuvent pas toujours rendre les services voulus. Montés par seize rameurs, ils ne peuvent souvent lutter contre les flots en furie en faisant plus d'un mille à l'heure, tandis que le navire mené comt à sa perte quelquefois avec la rapidité d'un mille à la minute. Le capitaine Busk a donc conçu le plan hardi d'un bateau à vapeur qui aura pour mission de croiser dans le canal et de porter secours aux bâtiments qui s'approchent d'une côte exposée aux vents.

Le bâtiment qui doit, dit la *Gazette d'Augsbourg*, faire époque

dans l'histoire de la marine, est construit aussi solidement que possible. Il sera muni de machines de la force de 70 chevaux. La générosité du public est venue en aide à l'inventeur. Un donateur a offert une cloche destinée à servir de cloche de secours, annonçant aux naufragés qu'on vole à leur aide ; un autre une horloge marine ; un troisième une grande lunette d'approche. Si les dons se multiplient, cette œuvre éminemment philanthropique ne s'arrêtera pas là et la *Péronelle* (c'est le nom du bâtiment) deviendra bientôt la souche de toute une flotille de navires similaires.

La cérémonie du baptême a eu lieu en présence de personnages distingués, le comte Harrington, le prince Suarra, le comte Batthyani, le comte Russell. Le capitaine Busk, connu par son expérience dans la construction et le manœuvre des yachts, racontait que l'idée de cette invention lui avait été suggérée par la vue de plusieurs navires engloutis dans une tempête, avec 40 à 50 passagers, sans que les bateaux de sauvetage eussent pu venir à leur aide. — (*Journal officiel.*)

Les effets de l'épuisement. — Que les effets de l'épuisement du cerveau soient plus à craindre que ceux résultant simplement d'un dur travail manuel, cela devient évident si l'on examine quelles classes de personnes souffrent le plus d'une tension trop forte de l'esprit. Le livre de comptes du médecin établit que ce sont les spéculateurs, les gérants de chemins de fer, les négociants en gros, les surintendants de grands travaux industriels et autres, qui manifestent le plus souvent des symptômes de l'épuisement du cerveau. Les inquiétudes mentales accompagnées d'émotions souvent imprévues, les emplois sujets aux vicissitudes du sort, ou qui forcent l'esprit à se plier à une foule de détails embarrassants, ruinent la santé des gens les plus robustes. Pour avoir une juste idée de la force de résistance que différents esprits peuvent opposer à cet épuisement dont nous parlons, il est toujours nécessaire de tenir compte de l'habitude contractée de bonne heure. Par exemple, un jeune homme qui se trouve tout à coup chargé d'un emploi qui exige beaucoup de soin, tout en entraînant une grande responsabilité succombera dans des circonstances dont il serait sorti sans difficulté, s'il eût été formé graduellement au genre d'occupation qu'on lui a fait embrasser.

"Voilà probablement pourquoi les gens de profession souffrent moins sous le rapport en question que d'autres. Il y a pour eux le temps de la cléricature, au moyen de laquelle ils sont initiés par degrés aux difficultés de leur profession ; aussi, lors même qu'ils se trouvent encombrés d'ouvrage, ils étaient préparés d'avance à toute éventualité. Au contraire, ceux qui, sans transition, sont obligés de remplir une position qui leur impose un rude travail intellectuel, meurent généralement avant leur temps." — *Gazette de Sorel.*

Transfusion du sang. — Le Dr. Oscar Hasse communiquait récemment aux naturalistes et chirurgiens allemands réunis à Weisbaden, le résultat des expériences fort importantes qu'il a tentées, en traitant certaines maladies au moyen de la transfusion du sang d'agneau. Il se servit à cet effet de deux petits tubes en verre, dont l'un fut introduit dans une des veines de l'avant-bras du patient, et qui étaient joints l'un à l'autre à l'aide d'un petit bout de tube en caoutchouc. Le Dr. Hasse s'est servi du même procédé dans une douzaine de cas avec plus ou moins de succès, mais les plus remarquables se rapportent à cinq poitrinaires. Quelques-uns d'entre ces derniers étaient déjà alités ; mais chez tous la toux et l'expectoration diminuèrent de beaucoup aussitôt que la transfusion eut lieu, la fièvre cessa, l'appétit s'améliora tout-à-fait, et les forces des malades revinrent rapidement, de sorte que ceux-ci furent bientôt capables de se lever et de vaquer à leurs occupations ordinaires. La transfusion en elle-même est suivie de certains effets désagréables, mais tout-à-fait transitoires, tandis que le mieux qu'éprouvent les patients semble devoir être permanent.

BULLETIN DE L'HISTOIRE NATURELLE.

Nouvel épisode de l'histoire des abeilles. — Un voyageur américain raconte comment, lors d'une récente excursion faite, au mois de juillet, sur les rives l'Essequibo, dans l'Amérique méridionale, il eut occasion d'observer un nouveau trait de la merveilleuse intelligence des abeilles :

"Impatients d'étendre nos membres fatigués, après une pénible navigation de dix heures, nous primes terre, dit-il, sur une plage basse et sablonneuse qui longeait le cours du fleuve. La chaleur était intense. Nos Indiens se dispersèrent : les hommes allèrent en quête du gibier pour le repas du soir ; les femmes, à la recherche du menu bois pour alimenter le feu de la nuit. La réverbération du soleil sur le sable me brûlait les

yeux ; je me frayai à coups de couteau un passage à travers les murailles de lianes et de mousses pendantes qui défendaient l'entrée des bois, et parvins, non sans peine, aux bords frais et ombreux d'une petite crique, abritée par une magnifique voûte de verdure.

"Assis sur un tronc grisâtre qui gisait en partie couché le long des eaux dormantes, et qui drapait, en sa décrépitude, un splendide manteau de fleurs écarlates de l'épiphyte, j'allumai mon cigare, et, tirant un livre de ma poche, j'en tournai nonchalamment les pages. De temps à autre, mon attention était attirée, tantôt par le martèlement incessant du pic à tête jaune, sondant laborieusement les cavités d'un arbre voisin, tantôt par les éclairs lumineux que projetait, en traversant un rayon de soleil perdu sous la feuillée, le karabimitas, oiseau-mouche à gorge de topaze, qui hante de préférence les criques abritées et solitaires ; là, sur les pétales fraîchement éclos, il peut faire ample récolte de mouches qu'il rapporte à sa compagne, fidèle gardienne de l'imperceptible nid que la brise du soir balance à quelques pas, au-dessus du courant. J'étais depuis un quart d'heure, partagé entre mon poète favori et la poésie animée et vivante qui bourdonnait dans les murmures d'insectes, dans le bruissement des feuilles, dans le murmure des eaux, lorsque mes yeux tombèrent par hasard sur une toute petite abeille d'un gris brillant, longue d'un quart de pouce environ, et qui disparaît dans ce qui me semblait être la portion solide du tronc sur lequel j'étais assis.

"L'œil ne pouvait apercevoir à la surface ni trou ni fissure ; je m'étais probablement trompé. Comme j'en arrivais à cette conclusion, je vis tout-à-coup se soulever un atome d'écorce, et la même petite personne, ou tout au moins une de ses sœurs, la ressemblance de famille ne permettait pas de douter, prit son essor. Le mystère était résolu.

"L'ingénieux architecte de la république avait inventé une porte d'entrée fermant si juste et si bien qu'elle défiait toute investigation. Je me croyais certain de pouvoir mettre le doigt sur l'endroit même, et cependant le plus minutieux examen ne me laissait découvrir aucune trace de contour extérieur. L'écorce, quoique polie, était recouverte çà et là de pâles petites raies qui se remarquaient sur les écorces les plus lisses, et l'habile charpentier avait mis à profit, pour son but mystérieux, ce tracé naturel. Anxieux d'inspecter ce chef-d'œuvre sans compromettre sa délicatesse, il me fallut attendre patiemment que la porte dérobée se rouvrit. Mon attente ne fut pas trop longue : un autre membre de la communauté ayant affaire dehors, la trappe lilliputiennne se souleva de nouveau, et un bout de branche que je tenais tout prêt l'empêcha de retomber. Je vis alors que la trappe était à dessein de forme irrégulière, dentelée aux bords, large d'un quart de pouce et du double de longueur. Elle se composait de l'épiderme de l'écorce, et, s'y rattachant par un bout, elle s'ouvrait et se fermait comme une meule par un ressort. Le rusé ouvrier semblait avoir calculé que s'il la faisait plus courte (ce qu'eût permis la taille exiguë des habitants), l'angle d'ouverture serait nécessairement plus grand, et exercerait sur les gonds élastiques une force de tension qui en détruirait rapidement l'élasticité et nuirait à la précision de la fermeture.

"Sous la trappe, et pour ainsi dire sur le seuil de la république, on avait ménagé un antichambre, ou loge de portier, à l'usage d'un petit individu en livrée grise qui, sans quitter sa retraite, manifesta son déplaisir de mon indiscretion, s'offrant dans sa petite capacité, d'ébranler des pattes et de l'aiguillon le fêtu qui retenait la porte entrouvillée. A partir du vestibule, deux tunnels circulaires conduisaient dans l'intérieur de la ville, d'où sortaient les murmures confus d'une population nombreuse et affairée. Je laissai la porte se reformer, et j'admiraï la merveilleuse netteté du travail, quand une nouvelle venue annonça son arrivée, et se fit ouvrir d'une façon aussi singulière qu'originale.

"Après s'être lancée contre l'entrée, et l'avoir touchée de ses pattes, elle s'éleva dans l'air, fit le tour de l'arbre, et reparut de l'autre côté, volant droit cette fois vers la trappe qui se leva vivement lorsqu'elle en fut tout proche, et se reforma aussi vite sur elle. La sour tourière qui m'avait montré son aiguillon remplissait réellement l'office de concierge, et, avortie par un léger coup extérieur de l'approche d'une de ses compagnes, lui ouvrait juste à point, lui laissant le temps d'éluder les regards indiscrets. Les abeilles se succédaient, et toutes suivaient la même marche. Frappant d'abord, puis s'en volant dans différentes directions, pour revenir juste au moment où la porte s'ouvrait.

"Je les épiâi pendant quelque temps, et finis par découvrir pourquoi elles n'attendaient pas tranquillement à l'entrée. Tapis sous des feuilles sèches et dans les rugosités de l'écorce,

il y avait d'innombrables petits insectes, de même couleur que les abeilles, nées comme elles, ayant de plus sur le dos deux légères raies noires et de volumineux abdomens qui traissaient des parasites de la ruche ; espèces d'ichneumons, empressés de déposer leurs œufs en lieu sûr où ils pussent éclore et où les petits fussent nourris aux dépens de la république. En les voyant planer au-dessus des abeilles, et parfois essayer de s'accrocher à elles comme elles franchissent le seuil, j'imaginai que, selon les habitudes de ce genre d'insectes, ils cherchaient à se glisser à l'intérieur ; mais pas un ne réussissait ; ils avaient donc quelque autre moyen de pourvoir à l'existence de leur sanguinaire progéniture ? Je découvris, en effet, que les bandits s'efforçaient de coller leurs œufs aux petites boules de pollen que rapportait chaque abeille ; souvent ils réussissaient, en dépit de l'admirable tactique déployé par ces dernières.

L'activité de la sœur tourière se ralentit peu à peu : toutes les abeilles étaient de retour au gîte, à l'exception de quelques rares attardées, en petit nombre. Les rayons obliques du soleil m'avertissaient que les oiseaux crépusculaires allaient commencer leur ronde nocturne, et que dans quelques minutes j'aurais grand-peine à m'orienter sous l'pais fourré du bois ; car j'étais dans un climat où le soleil disparaît tout à coup et fait place à la nuit. J'abandonnai donc l'essai sauvage, qui m'avait révélé en quelques moments d'observation, tant de combinaisons ingénieuses, et je rejoignis mes compagnons qui, affairés sur la plage, apprêtaient le repas du soir, et suspendaient aux branches basses des arbres les hamacs où nous devions passer la nuit, bercés par les piailllements des singes, les hurlements du jaguar, et les cris variés du hibou, de la chauve-souris vampire, de l'oiseau-tigre, et de toutes les tribus qui habitent ces sauvages contrées. — *Magasin pittoresque.*

BULLETIN DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

De l'empoisonnement des eaux douces.—Si l'on n'y prend garde avec les prix fabuleux que la viande est appelée à atteindre, et qui sont déjà doublés, comparativement à ceux d'il y a seulement vingt ans, les générations qui nous succéderont mangeront leur pain sec plus souvent qu'à leur tour. Et comme le vin est menacé dans sa production par les insectes destructeurs de la vigne et les maladies de cette plante, on est presque tenté de croire que la plaisanterie émise plus d'une fois :—On ne trouvera dans l'avenir du mouton que chez les marchands de comestibles et du vin que chez les pharmaciens,—sera un jour une vérité.

Le haut clergé du moyen-âge n'était pas si mal inspiré quand il instituait l'obligation du maigre à certains jours et à certaines époques de l'année, en vue d'une question d'hygiène facile à comprendre vis-à-vis des gens qui font abus des mets gras, d'une part, et, de l'autre, de laisser à notre bétail le temps de se reproduire en proportion de l'augmentation graduelle de la population. Aujourd'hui on peut s'apercevoir, aux cours toujours ascendants de la viande, combien l'abolition des lois de l'Eglise dans les pays protestants, et leur inobservance chez une partie des catholiques, ont changé le rapport normal entre la production et la consommation telle qu'on devait la prévoir, et son développement actuel.

Certes, ces considérations sont bien faites pour nous pousser à donner la préférence aux animaux à viande précoce, les seuls rémunérateurs, du reste, pour nos exploitations rurales ; mais aussi elles nous avertissent qu'il ne faut rien négliger des produits naturels qui peuvent venir en aide à l'alimentation publique. Le poisson d'eau douce est dans ce dernier cas : parlons-en donc un peu, ne fût-ce que pour varier notre conversation et encourager de nouveaux efforts.

Il y a très-peu de fermes, on le sait, qui n'aient à leur proximité une mare, une pièce d'eau, des fossés, où la carpe ne puisse alimenter avec d'autant plus de succès que la profondeur de l'eau étant généralement très-faible sur les bords, le soleil fournit au printemps toute la chaleur voulue pour l'éclosion des œufs. Une grande quantité de la souille, — c'est le nom qu'on donne à ces petites carottes dans le premier âge, — est dévorée par les canards qui en sont très-friands ; mais l'abondance du frai est telle qu'il en reste toujours assez eu égard à l'étendue et à l'importance de la nappé d'eau. L'année suivante à l'automne, la souille a pris une dimension suffisante pour constituer l'empoisonnement qu'on appelle alevin de carpe. C'est alors que cette véritable semence vivante est bonne à placer soit dans nos étangs, soit dans nos rivières, pour qu'elle y trouve l'espace et la nourriture nécessaires à son développement. De même qu'on ne saurait se dispenser de dépresser des batteries peu de temps après leur levée, afin qu'elles arrivent à leur grosseur ordinaire, de même les jeunes carpes trop serrées dans l'eau

qui les a vues naître, se noueraient et ne profiteraient plus du moment où elles sont à l'état d'alevin, si l'on ne leur donnait pas la quantité d'eau que la pratique de la pisciculture a déterminée depuis longues années.

Or, si une mare recevant les égouts de la ferme peut amener à bien plusieurs milliers d'alevins jusqu'à l'âge de douze à seize mois sur une surface restreinte de quelques ares, c'est à la condition de disperser l'alevin dès son jeune âge, comme on repique à distance les divers plants de nos jardins semés sur couches ; autrement on n'en retirerait aucun produit : au lieu de croître, le poisson maigrirait, se déformerait, serait tout en écailles et en arêtes, et dès l'année suivante ne vaudrait plus rien ni pour servir d'alevin, ni à bouillir, ni même à frire. Au contraire, l'animal placé dans un étang à raison de 500 têtes seulement par hectare, gagnera dix fois son poids en trois ans et, de 100 grammes qu'il pesait en moyenne à seize mois, parviendra facilement au kilogramme s'il ne le dépasse pas.

Tel est le résultat à peu près certain en s'en rapportant à la nature, en laissant couler l'eau, comme on pourrait le dire plus spécialement pour la pisciculture bon-homme ; mais en faisant quelques sacrifices de grenailles sans valeur, de pain de cretons, de résidus de toutes sortes, soit de nos jardins, soit de nos greniers, on peut doubler et même tripler la dose de têtes à mettre par hectares ; comme avec beaucoup de fumier, dans la culture maraîchère, par exemple, on obtient trois récoltes au lieu d'une.

Si l'eau se renouvelle assez souvent, ce dernier moyen est à coup sûr le plus profitable. Il offre tous les avantages de la culture intensive sur la culture pastorale ; mais qu'on ne s'y trompe pas, pour réussir il faut bien se rendre compte de la somme de nourriture à donner à son poisson, et ne rien négliger pour qu'il la trouve à sa portée pendant les six mois de l'année, de mars en septembre, que dure la nutrition des carpes. C'est un troupeau d'un nouveau genre que vous avez à surveiller : toute proportion gardée il vous donnera plus de matière alimentaire que l'autre ; seulement n'épargnez pas les soins et tenez le toujours en bon état. Telle est la condition *sine qua non*.

De cette courte causerie, nous concluons qu'en présence de la rareté des vivres à bon marché, on ne saurait trop utiliser les ressources de l'eau comme de la terre ; qu'ici vous n'avez qu'à le vouloir pour préparer de l'empoisonnement de carpe que vous vendrez jusqu'à 250 fr. le mille ; que là vous décuplez en trois ans le poids de votre mise ; qu'enfin les uns et les autres, nous rendrons service à la masse des consommateurs en lui livrant un aliment très-sain qui atténuera le renchérissement continu de la viande.

— *Journal d'Agriculture.*

MAYRE.

BULLETIN DE L'ARCHÉOLOGIE.

La grotte de Solomon.—On connaît depuis longtemps l'existence d'une grotte à Ophir Gulch, Territoire du Montana, mais elle n'avait jamais été visitée, et quatre citoyens en ont dernièrement entrepris l'exploration. Partis dernièrement du village de Deer Lodge avec trois jours de rations, des chandelles, des torches de résine, compas, etc., ils ont établi leur camp dans le seul compartiment jusqu'alors connu de la grotte, dit Middle Chamber. Leurs dernières dispositions prises, ils se sont engagés à la file les uns des autres dans un des étroits couloirs partant de la Middle Chamber, et après avoir franchi, tantôt marchant, tantôt rampant, un espace d'environ 400 pieds, ils ont débouché dans une magnifique salle haute de 35 pieds, longue de 56 et large de 51. L'impression des explorateurs est que cette salle a dû être taillée dans le roc vif par la main des hommes. En continuant leurs investigations ils se sont trouvés en présence d'un géant pétrifié dont le corps mesurait 9 pieds 7/8 pouces de long. Il était couvert de la tête aux pieds d'un enduit de 2 pouces environ d'épaisseur et dur comme la pierre à chaux. Cet enduit adhérait au rocher, en sorte que ce corps humain, remontant peut-être à l'âge de pierre, reposait dans un cercueil de roc. Sur la tête était un casque métallique, soudé au front par l'effet du temps, et tout à côté gisaient d'énormes pointes de lances, dont l'une pourvue d'une emboîture d'argent évidemment destinée à recevoir le manche. Il y avait aussi avec les pointes de lances un gros hémion fait avec un os. Les murs de la salle étaient couverts de caractères inconnus, au milieu desquels trois navires étaient très-distinctement représentés. Près du bossoir de l'un des navires était peint un homme la lance en main.

L'écartement d'une pierre ayant révélé aux explorateurs un nouveau couloir, haut de quatre pieds en moyenne, ils l'ont suivi et se sont bientôt trouvés dans une chambre de trente pieds carrés, plus merveilleuse que ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Il y avait là une quantité d'ossements d'hommes dont la stature devait être au

moins de 3-pieds, et mêlés à ces ossements deux ou trois crânes. Au centre de la chambre était une grosse pierre creusée à la façon d'un mortier, et qui devait probablement servir à la pulvérisation du quartz. Autour étaient rangés une foule d'outils grands et petits, parmi lesquels un marteau. Tous ces outils étaient en cuivre que l'on avait rendu par quelque procédé inconnu presque aussi résistant que l'acier. Dans tous les coins de la salle étaient disséminés de riches spécimens de quartz. On suppose que les géants habitans de la grotte étaient occupés à broyer du quartz, quand un éboulement de la montagne a bouché l'issue de la caverne.

Les explorateurs se sont empressés d'acquiescer la "grotte de Salomon" par droit de préemption, et ils se proposent de tirer un bon parti financier de leur découverte.—*Courrier des E.-U.*

Forêt submergée.—A divers points de la Tamise, entre Woolwich et Erith, on distingue, dit-on, à l'eau basse, les restes d'une forêt submergée sur laquelle le fleuve coule actuellement. Ce fait a porté des géologues à conclure que la présente embouchure de la Tamise, dans la mer du Nord, est d'origine tout-à-fait récente.

Mastodontes.—Il paraît, d'après le recueil scientifique intitulé : *Les Mondes*, qu'un certain nombre de colons russes, ayant pénétré dans des régions jusqu'ici inexplorées de la Sibérie, y ont découvert trois mastodontes vivants, semblables aux mammifères fossiles de ce genre qu'on a trouvés auparavant aux mêmes lieux, en creusant la terre gelée. Cette découverte, au sujet de laquelle rien de positif n'a encore transpiré, éveille naturellement les conjectures des savants.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

Fortune naturelle de la France.—L'agriculture française produit annuellement en céréales, sucres, vins, fruits, légumes, alcools, bières, cidres, huiles, tabac, etc., 6 milliards 396 millions de francs ;

Le bétail, trois milliards.

L'industrie minière, 1 milliard 330 millions ;

L'industrie dont les matières proviennent du règne végétal, plus de 4 milliards.

L'industrie qui tire ses éléments du règne animal, 2 milliards 745 millions.

Les industries mixtes, telles que la passementerie, la confection, le mobilier, les outils, les produits artistiques, les livres, les tableaux, les statues et les œuvres d'imagination, représentent une somme annuelle de 3 milliards 929 millions.

Le total des produits industriels de tout genre est de 12 milliards.

Le nombre d'ouvriers qui représentent le travail français s'élève au chiffre fort respectable de 13,600,000.

Les machines à vapeur en activité possèdent une force motrice de 600,000 chevaux.

La France a, pour transporter ses produits, 17,000 kilomètres de chemin de fer, 38,000 de routes nationales, 48,000 de routes départementales, et 12,330 kilomètres de rivières et canaux navigables.

On comprend qu'avec ces éléments, qui représentent la plus grande richesse que possède une nation européenne, elle ait pu faire face, malgré ses crises politiques, aux désastres de la dernière guerre.

On ne sera pas non plus surpris en apprenant que, d'après les calculs des économistes français, 2 milliards 800 millions sont déjà rentrés en France sur les 5 milliards d'indemnité payés à la Prusse.—*Journal du Havre.*

BULLETIN DES CONNAISSANCES UTILES.

Signaux en mer.—Nous donnons ci-dessous, pour ceux que la chose intéresse, la description des signaux adoptés par les steamers traversant l'Atlantique, pour faire reconnaître pendant la nuit la ligne à laquelle ils appartiennent :

Ligne Nationale : lumière bleue, fusée, lumière rouge, se succédant.

Cunard : deux fusées et lumière bleue, simultanément.

Inman : lumière bleue à l'avant et à l'arrière, lumière rouge sur le pont et fusée bariolée.

White Star : lumière verte, fusée lançant deux étoiles vertes, lumière verte, se succédant.

Guion : lumières bleues simultanées, à l'avant, à l'arrière et sur le pont.

Anchor : lumière rouge et blanche, alternant.

State Line : lumière rouge, fusées, lumières bleues à l'avant et à l'arrière.

American : une fusée suivie d'une lumière rouge, puis une blanche puis une bleue.

Transatlantique : deux fusées à l'avant, un coup de canon, deux fusées à l'arrière.

Hambourg American : boule à feu, fusée et boule à feu se succédant.

Brème : lumières bleues à l'avant et à l'arrière et deux fusées simultanément.

North German Lloyd : fusée à l'avant, lumières bleue et rouge au milieu du navire.

New-York and Harre : fusée, lumière bleue et fusée, se succédant.

Allan : fusées bleue, blanche et rouge, se succédant.

Royal Mail : fusée et lumière bleue, simultanément.

Peninsular and Oriental : deux fusées et lumière bleue simultanément.

Pacific Company's Straits : lumière rouge, deux fusées et lumière bleue, se succédant.

West India and Pacific : fusée verte, lumières bleues et rouge, simultanément.

John Bibby, Son et Co. : une lumière rouge, une fusée, simultanément.

Lamport and Holt : fusées rouge, blanche, rouge, se succédant.

Les lecteurs n'ont qu'à apprendre par cœur le tableau ci-dessus pour pouvoir reconnaître, quand ils navigueront, les steamers qu'il leur arrivera de rencontrer pendant la nuit. Et, pour que la leçon soit complète, nous allons indiquer, en alexandrins s'il vous plaît, comment il faut s'y prendre pour éviter les abordages. Cette poésie utile est empruntée à la *Revue maritime et coloniale*.

1. Deux bâtimens à vapeur courant l'un sur l'autre.

Si tu vois devant toi les deux feux vert et rouge,
Mets la barre à bâbord et montre-ton feu rouge.

2. Deux vapeurs passant à contre-bord.

Quand vert répond à vert, ou bien le rouge au rouge,
Tout va bien, pourvu que de ton cap tu ne bouges.

3. Deux vapeurs se croisant.

NOTA.—C'est le cas le plus dangereux, il exige à la fois : vigilance, prudence et jugement.

Si tu vois un rouge paraître par tribord

Manœuvre sans retard pour t'en tenir au large.

Stoppe, ou marche à euler, viens d'un ou d'autre bord :

Tu feras toujours bien si tu prends de la marge.

Par bâbord si tu vois d'un vapeur le feu vert,

Continue ; c'est à lui d'avoir l'œil bien ouvert

4. *Tous les bâtimens doivent bien veiller devant, et les bâtimens à vapeur doivent stopper et marcher en arrière si c'est nécessaire.*

Du parage où tu cours, que tu sois sûr ou non,

Ouvre l'œil au bossoir ; aie pour règle suprême

D'éviter l'abordage, et sache avec raison

Balentir ou stopper, marcher à euler même.

FAITS-DIVERS.

L'expédition du *Polaris*.—Le *Daily Telegraph*, du 22 septembre, contient un long article sur l'expédition du *Polaris*, ce navire dont les aventures ont déjà été l'objet de beaucoup de récits intéressants. Voici un résumé de cet article :

"La merveilleuse nouvelle de la découverte et du retour à Dundee de la seconde partie de l'équipage du *Polaris*, a, comme il est facile de l'imaginer, créé une vive agitation dans ce port auquel appartient le bâtiment baléarique arctique qui vient de les ramener.

"Qu'un bâtiment soit mis hors d'usage par les icebergs, que la moitié de son équipage, violemment séparée du navire par un ouragan, ait pu vivre sur un bloc de glace à l'époque de l'année la plus fertile en tempêtes, que ce bâtiment tout fracassé ait été jeté à la côte coulant bas avec 14 hommes à bord, qu'il ait été abandonné par ces hommes qui aimèrent mieux se confier à la glace et à la mer qu'à sa carcasse trouée, et qu'après des mois d'anxiété l'équipage entier se retrouve dans son pays, sans qu'un seul homme (sauf le capitaine mort de maladie) ait été blessé ou malade au milieu de si terribles épreuves, c'est ce qu'il serait difficile de croire, et pourtant il en est ainsi.

"Chesler, le second du bâtiment, type du marin américain, qui semble avoir été le plus actif et le plus rude travailleur de la bande raconte ainsi sa terrible odyssée :

"C'est au mois d'octobre 1871 que le *Polaris* fut pris entre les glaces ; il resta ainsi prisonnier jusqu'au commencement de l'été suivant. Nous savions que le bâtiment pressé, écrasé entre les glaces, avait subi de sérieuses avaries aussi nous hâtâmes-nous de le visiter et de le réparer avant que la débâcle estivale ne l'eût mis en liberté. Mais à peine était-il à flot que nous nous aperçûmes qu'il

avait bien plus souffert qu'on ne pouvait croire. L'eau pénétrait dans la cale en telle quantité que nous ne pouvions nous maintenir à flot que par le jeu constant des pompes. Dans cette situation désespérée, il fut résolu qu'on abandonnerait l'expédition et qu'on ferait route pour l'Angleterre. Quatre jours après, l'infortuné bâtiment quittait la baie Polaris (ainsi fut nommé le havre où il avait passé l'hiver). Entouré de glaces flottantes, à tout moment choqué violemment par des blocs énormes, le bâtiment fut amarré solidement à un iceberg. Nous dérivions lentement au sud avec le glaçon, la pompe d'épuisement travaillait toujours à rejeter l'eau qui se précipitait avec violence à travers un trou que nous ne pûmes parvenir à tamponner.

" Nous possédions trois embarcations, deux grandes et une petite ; comme la situation allait toujours s'empirant, nous résolûmes de nous confier à la glace et à nos canots. Ce fut le 16 août 1872 que nous commençâmes à transporter nos provisions sur la glace, et ce travail nous occupa jusqu'au 15 octobre. Nous choisîmes une place sur la glace pour y bâtir une cabane à 100 yards du bâtiment. Comme nous ne savions combien temps nous pourrions y rester, nous descendîmes presque toutes nos provisions de charbon, c'est-à-dire 25 à 30 tonnes.

" L'obscurité était si complète qu'on ne pouvait apercevoir un homme à la distance de 50 centimètres ; il neigeait à flots et le vent était si violent qu'il fallait lui tourner le dos si l'on ne voulait pas avoir le visage déchiré par la neige glacée.

" Dix-neuf personnes étaient débarquées, et l'on comptait dans ce nombre les Esquimaux Job et sa femme, Hans et sa femme, et trois enfants dont le plus jeune était encore. Ils rangeaient sur la glace tout ce que nous leur descendions le long des flancs du navire. Nous débarquâmes ainsi de la viande conservée renfermée dans des boîtes de fer blanc, toutes sortes de conserves, des pommes de terre, du thé, du sucre, du café et une grande quantité de vêtements.

" Bientôt la maison fut finie et tout le monde la trouvait si commode qu'on s'empressait d'achever sa tâche pour y ajouter quelque perfectionnement. C'est alors qu'arriva le désastre du 15 octobre. La tempête, ce jour-là, redoubla avec une force terrible et le vent fut si violent que le navire rompit tout à coup les amarres qui le retenaient à la glace sur laquelle étaient débarquées les provisions.

" Il faisait une nuit obscure et la neige tombait à flots si pressés qu'il était impossible de voir seulement à un yard devant soi. Nous fûmes emportés par l'ouragan à travers une mer relativement ouverte et nous nous attendions à chaque instant à être écrasés par les énormes blocs de glace entre lesquels nous passions et qui s'entrechoquaient à grand bruit. Nous espérâmes être entraînés dans la même direction que le bloc de glace où se trouvaient nos malheureux compagnons, mais il n'en fut rien : Je montai, dit Henri Chester, à la tête du mât, mais je ne pus rien apercevoir. Seulement, quand la tempête fut apaisée, je découvris avec ma longue vue un canot sur la glace qui avait été séparée en même temps que nous du bloc où était notre hutte, et nous ne pûmes jamais découvrir la trace des 19 hommes dont nous étions privés.

" Nous étions sur le bâtiment, il est vrai, mais nous envions le sort de ceux qui étaient emportés sur la glace. Ils avaient du combustible en abondance. Tout cela nous manquait, car le bâtiment était presque entièrement vidé et les hommes restés à bord qui s'attendaient à débarquer quelques heures plus tard, avaient même placé dans des sacs leurs vêtements les plus chauds, qui avaient été transportés dans la cabane. Du charbon, nous n'en avions plus assez pour mettre toutes les machines en mouvement ; un stock de viandes assez considérable, qu'on n'avait pas eu le temps de débarquer, était resté sur le pont.

" Quant au bâtiment, il était encore plus détraqué, plus déchiré par les chocs qu'il avait subis et, malgré tout notre désir d'économiser notre petite provision de charbon, il nous fallait rallumer le feu de la pompe, c'était le seul moyen de nous maintenir à flot.

" Nous gouvernâmes au nord, et nous ne pûmes faire que 120 milles en trente heures. Notre joie fut grande quand nous aperçûmes la petite île de Littleton. Résolus à ne plus rester sur le bâtiment qui pouvait s'enfoncer sous nos pieds, nous nous hâtâmes de débarquer tout ce qui pouvait nous être utile ; il fallut néanmoins continuer les feux, car le bâtiment se serait rempli avant que nous eussions fini de le décharger.

" Nous débarquâmes tout ce qui nous restait de charbon, environ quatre tonnes, ainsi que toutes nos provisions, et nous vîmes que nous avions à peu près pour quatre mois de vivres, sans compter ce que nous pensions nous procurer par la chasse. Nous choisîmes un endroit situé à environ un quart de mille du bâtiment. Il nous fallut trois jours pour réunir tous nos matériaux bien que nous eussions tous travaillé avec la plus grande ardeur. Mais il n'était pas facile de s'avancer avec un fardeau au milieu de monceaux de neige ou sur une glace rahoûsée.

" Le matin du troisième jour, nous avions tout mis dehors ; nous éteignîmes à ce moment le feu de la pompe à vapeur, et quand nous revînâmes au vaisseau, le lendemain matin, nous le trouvâmes rempli d'eau jusqu'à deux pieds du pont. Il est facile de comprendre que nous ne le regrettâmes pas, et notre séjour triste, lugubre, sans grand espoir, était cent fois préférable à la vie sur le *Polaris*. Deux jours après, nous fûmes tout joyeux de voir arriver à nous quelques Esquimaux qui campaient non loin de nous. Leurs traîneaux de chiens nous furent très utiles pour apporter jusqu'à notre hutte certains objets très-lourds que nous n'avions pu mettre en sûreté. Enfin ils nous donnèrent des bonnets et des gêtres de fourrures qui nous rendirent les plus grands services. C'est moi, dit Chester, qui fut nommé architecte et maître constructeur de notre maison, et, quelques jours après nous possédions une très-confortable habitation, une cuisine et un office reliés au bâtiment principal par un passage couvert. Nous ne voyions aucune chance de partir avant le printemps suivant ; aussi nous arrangâmes-nous pour un long hiver. Nous jouissions d'une santé véritablement étonnante, n'ayant eu qu'une petite attaque de scorbut.

" Si nous ne fûmes pas atteints plus sérieusement, il faut l'attribuer à la provision considérable des foies de morues dont nous avions gratifiés nos amis les Esquimaux. Hélas ! notre stock de charbon touchait à sa fin, ce fut notre première contrariété. Nous en rions maintenant, mais c'était avec tendresse que nous regardions notre provision diminuer, et lorsqu'il fallut entamer la dernière tonne, nous eûmes bien soin de n'en pas perdre le plus petit morceau et de passer toutes les cendres afin de ne pas laisser échapper la moindre escarbille. Bien que la saison ne fût pas rigoureuse, nous ne pouvions nous passer de feu, nous l'entretenâmes donc avec les espars et le grément que nous allions arracher au *Polaris*.

" Ce fut dans une de ces visites qu'il me vint à l'idée qu'il serait possible de construire une embarcation avec les planches légères qui couvraient les cabines des officiers. Ce fut un long et difficile travail : le temps n'était pas favorable pour travailler en plein air, il n'y avait qu'un charpentier parmi nous, et les yeux dont nous mains et nos corps étaient enveloppés, de crainte d'être gelés, ne facilitaient pas notre tâche. À force de patience et de travail, nous parvînâmes à finir deux embarcations au commencement de l'été. À la fin de juin tous nos préparatifs étant achevés, tout ce qui pouvait nous être utile étant emballé dans nos fragiles embarcations, nous quittâmes la hutte où nous avions reposé nos têtes pendant plus de huit mois et nous primes la mer. Le capitaine Buddington et moi avions chacun le commandement d'une embarcation.

" Nous ne fûmes pas tout d'abord favorisés par le beau temps : un vent violent s'éleva, la mer devint grosse et nous fûmes couverts pendant une journée de vagues énormes qui passaient au-dessus de nos têtes. Puis vinrent des neiges abondantes, à la suite desquelles nous tombâmes sur un vol nombreux de petits pingouins, dont nous abattîmes un grand nombre à coups de fusil. Nous fûmes obligés de les mangés crus, car nous n'avions pas de quoi allumer du feu, ce fut pourtant pour nous une agréable variété dans notre nourriture. Une corde goudronnée trempant dans l'huile nous servait de lampe, c'était le seul moyen de nous réchauffer le soir, lorsque nous nous réfugiâmes sur un glaçon, une tasse de thé parcimonieusement mesurée servait à réparer nos forces. Ainsi nous allions depuis vingt jours au gré des courants lorsqu'un bâtiment baleinier, le *Ravenscraft* nous aperçut et nous recueillit. Quelques jours après, nous fûmes transportés sur l'*Arctique*, qui, plus vaste, pouvait nous recevoir plus commodément. Nous étions sauvés."

" Le correspondant du *Daily Telegraph*, auquel nous empruntions ce lamentable récit, ajoute qu'il a causé avec le médecin qui a soigné le capitaine Hall dans sa dernière maladie, et il certifie qu'il est mort d'apoplexie. La jour même de son retour de son expédition en traîneau, il fut pris d'une première attaque ; il se rétablissait lentement, lorsqu'une seconde attaque le mit si bas qu'il ne tarda pas à mourir.

" Quant aux accusations qu'il aurait portées contre son équipage et le capitaine Buddington, le médecin les attribue au délire de la fièvre, car c'est à ce moment qu'il aurait dit non-seulement qu'il mourait empoisonné, mais aussi qu'une machine produisant du gaz bleu, inventée par un des matelots, avait été mise dans son lit et qu'on voulait le faire sauter.

" Enfin, malgré de si longues et de si pénibles traverses, le docteur Bessel a rapporté de nombreuses observations ainsi que les résultats de patientes recherches. Nous devons regretter qu'au moment où le *Polaris* fut violemment arraché par la tempête au glaçon sur lequel étaient débarquées toutes les provisions, un certain nombre de boîtes appartenant au docteur Bessel aient disparu dans la commotion générale. On nous annonce, cependant, une ample moisson de renseignements tendant à enrichir ces trois branches de la science : la géographie, le magnétisme et la météorologie.

La collection zoologique consiste en peaux et en squelettes d'oiseaux et d'animaux. Il y a aussi, paraît-il, d'importantes informations relatives à la théorie glaciaire. Enfin, c'est la première fois que des observations du pendule ont été faites à la latitude 51° 28' GABRIEL MARCHÉ.

—(Journal de Québec.)

Un brave soldat.—Une belle et héroïque histoire de soldat, contée par la *Liberté* : le héros de ce fait d'arme, est un sergent du 300^e régiment de ligne, Wimbelle, qui est encore actuellement au service :

C'était dans le faubourg de Sedan. Des Bavares occupaient une maison dont il fallait les déloger. Un capitaine de marine ordonna à Wimbelle, à un caporal et à un zouave qui l'accompagnait, de garder la maison et de tirer sur tous Prussiens qui sortiraient.

Les trois compagnons s'embusquèrent dans un fourré et se couchèrent à plat ventre. Un Bavares sortit de la maison ; Pan ! Et d'un. Six autres suivirent et tombèrent également. Cela devenait très-amusant.

Les Bavares eurent le soupçon du piège qui les menaçait et se réfugièrent en toute hâte derrière une épaisse charmille située au fond du parc. De là ils essayèrent de tirer vers le point d'où étaient partis les coups de feu ; mais les balles passaient au-dessus de la tête des trois braves sans les atteindre.

Le caporal n'avait plus une seule cartouche à tirer et déjà il s'en nuait de son inaction. Il se souleva hors de son abri ; au même instant il tomba frappé à mort.

Wimbelle n'avait plus que trois cartouches et le zouave guère davantage. Il rampa vers le caporal et voyant qu'il était mort, il regarda le zouave d'un air qui signifiait : Nous allons en avoir autant tout à l'heure.

—Si encore les soldats de marine arrivaient, dit le zouave.

—Ça me vexerait d'être fait prisonnier, dit le sergent. Faut nous tirer de ce mauvais pas par un coup de chien. Ça vous va-t-il, zuzuz ?

—Comment faire ?

—Nous fondrons sur eux à la baïonnette, nous tuons tout ce que nous pourrons et nous ferons les autres prisonniers.

—A nous deux ? ils sont cinquante ; merci !

Cependant vous êtes un rude lapin, je vous ai vu manœuvrer la fourchette.

—Oh ! je connais les Bavares. Au début de la journée, ils avaient levé la crosse en l'air, et nous avançions sans défiance, lorsque les gueux ont fait feu et fleuri sur le carreau les trois quarts de ma compagnie.

—Cré nom ! j'irai tout seul ! s'écria Wimbelle.

En se levant d'un seul bond sur ses jarrets d'acier, il se précipita, la baïonnette en avant, du côté des Bavares, en criant : " A moi les Français ! "

Il pénétra sous la charmille et reçut presque à bout portant un coup de feu qui lui brûla la moustache. Celui qui l'avait tiré était déjà par terre la poitrine traversée par la terrible fourchette.

—Rendez-vous ! bas les armes !..... cria Wimbelle, qui savait un peu d'allemand.

Les Bavares ne doutent pas qu'un renfort ne soit arrivé et prennent peur.

—Ya, ya, nous nous rendons, crient-ils en se serrant les uns contre les autres.

En même temps, quatre Français, qui étaient dans les maisons voisines, accourent avec le zouave, et ces six hommes prennent une attitude telle que les Bavares se croient perdus. Wimbelle leur ordonne de jeter leurs fusils, leurs sabres, jusqu'à leurs sifflets, et ils se placent d'eux-mêmes sur deux rangs.

Une heure après, ils étaient internés à la citadelle après avoir passé entre les haies de curieux ne pouvant revenir de leur étonnement en voyant ces quarante-deux hommes—car ils étaient quarante-deux—escortés par nos six lapins.

Ce brave soldat n'est pas décoré.

Un vétéran.—La barque *Truelove*, dit l'*Albion*, de Liverpool, est arrivée dans le dock de Hull, d'un voyage à Philadelphie, avec une cargaison de pétrole et portant un pavillon américain de 29 pieds de large et garni d'une bande blanche avec l'inscription :

" Le *Truelove*, construit à Philadelphie en 1764."

Le pavillon est un cadeau de la Compagnie manufacturière de Sel de Pensylvanie, pour le compte de laquelle le *Truelove* a transporté une fois une cargaison de Kroyolite de Greenland, et c'est l'exécution de cet engagement qui l'a ramené à sa place natale après une absence de plus d'un siècle. Il paraît que le *Truelove* avait été construit pour le service du commerce en 1764 ; comme la barque se montra de prime abord fluo voilière, les Américains s'en servirent dans la première guerre avec l'Angleterre comme d'un navire pirate. Capturé par un croiseur anglais, il fut acheté à Hull, et pendant la guerre avec la France, la barque devint un véritable *man of war*. En 1784, la

barque fut métamorphosée en navire de pêche pour la baleine ; on l'équipa pour qu'elle pût affronter les dangers des mers du nord et de la pêche à la baleine.

La barque *Truelove* n'a pas fait moins de 80 voyages à Greenland, en traversant ainsi 160 fois l'Atlantique et les mers polaires sans et sauve. Elle a fait ses dernières excursions comme baltinière en 1866 et 1867.

Pendant sa carrière elle a apporté au port 300 ou 400 baleines.

ANNONCES.

DICTIONNAIRE

GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBÉ C. TANGUAY

Avec un Fac-Simile de la Première carte inédite de la Nouvelle-France en 1611.

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centimes pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 1^{er} Mai courant à :

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.

J. N. BUREAU, Trois-Rivières.

E. L. DESPRES, Maître de Poste, St. Hyacinthe.

JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de St. Luc de Rimouski.

A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.

R. OUELLET, " L'Islet.

F. H. GIASSON, " L'Anse à Gilles.

E. LEMIEUX, Ottawa.

F. X. VALADE, Longueuil.

L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM. DEBBAU & ASSÉSIS, pourront s'adresser à M. L. M. CHÉMAZIN, Libraire, Québec. En vente chez l'Editeur

EUSÈBE SÉNÉCAL,
10 Rue St. Vincent, Montréal.

LE CALCUL MENTAL

DE

M. F. E. J. UNEAU

EST EN VENTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

LE JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

—DE LA—

PROVINCE DE QUÉBEC.

LE JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE est publié sous la direction du ministre de l'Instruction publique et paraît le 15 de chaque MOIS.

Conditions d'abonnement.....\$1.00 PAR AN.

Pour les instituteurs.....0.50 " " "

TARIF DES ANNONCES.

1^{re} insertion, par ligne.....\$0.07

Insertions subséquentes, par ligne.....0.02

Les annonces d'instituteurs sollicitant un emploi, sont insérées gratuitement.

On ne reçoit que les annonces ayant trait à l'éducation, aux sciences et aux arts.

Adresser : *Journal de l'Instruction publique*, Québec.—Affranchir.

Imprimoirie de Léger Brousseau, 9, rue Buade, Québec.